PQ
2257
G35L4
t.1

Bound by
L. Tribbeck
BOOKSELLER &c
Pembroke
AND
Tenby.

Il lui dit en montrant l'habitation, je craignois qu'il n'y fut arrivé quelque évenement désastreux.

LÉRIXA,

CHEF DE VOLEURS,

VICTIME

DE L'AMBITION PATERNELLE,

CHEZ

LES SOLITAIRES DE L'APPENNIN.

Par P. GALLET.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez FUCHS, libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

AN 11.—(1803.)

PQ
2257
G35L4
t.1

AVANT-PROPOS.

On a mis jusqu'ici nombre de voleurs sur la scène, et, cela, pour intéresser seulement la curiosité par la terreur qu'ils inspirent. Presque tous les romanciers les ont montré, ou foibles ou entièrement scélérats. Il me semble que ceux qui sont profondément scélérats doivent l'être par systême, et qu'on doit indiquer les sources où ils ont puisé leur scélératesse. Elle est toujours une conséquence so-

ciale aux yeux de celui qui connoît le cœur humain : elle émane, soit de l'influence des institutions, soit du vice de l'éducation, soit des préjugés, etc... En ne présentant que leurs forfaits, et non leurs motifs et leurs causes, on a inspiré l'horreur pour cette espèce d'hommes; mais on s'est ravi le plus grand avantage, qui est d'apprendre à la société ce qu'elle peut faire pour l'extirper de son sein. Ceux qui n'ont pas montré avec soin l'origine de leur dépravation, et leur ont ôté le remords, ont manqué le but de *l'utile*,

appliqué à tout ouvrage ; et ils ont porté atteinte à la morale lorsqu'ils les ont fait mourir d'une manière paisible, ou glorieusement. Les règles du drame sont celles du roman de cette espèce. Le vice doit y être puni, soit au moral soit au physique. Les romanciers auroient dû voir que si, aux yeux du véritable critique, la tragédie de *Mahomet* n'est pas un chef-d'œuvre, c'est parce que le crime y est triomphant. Oter le remords au scélérat, ou le desir d'immoler à la vertu son penchant au crime, c'est montrer l'impu-

nité du crime, et le perpétuer.

J'ai présenté un voleur qui, né pour la vertu, fait pour briller dans la société qu'il a un instant illustrée, a été réduit à cet état par l'injustice d'un père, et la vaine ambition d'où elle est née, et par l'ingratitude sociale qui a étouffé toutes ses vertus, en excitant en lui le courroux et la haine. Il idolâtre l'honneur qu'il a immolé; il desire se rejetter en son sein, et finit par venger ce sentiment en lavant son opprobre dans son sang....

J'ai voulu montrer l'influence des circonstances, les

effets de l'orgueil naturel, lorsqu'on s'y abandonne, et à quels excès porte l'envie de commander.

J'ai voulu faire voir combien les préjugés ont de force dans l'ame la plus forte, et sur-tout celui du faux point d'honneur. J'ai voulu montrer que lorsqu'un pas est fait dans la carrière du crime on ne peut plus s'arrêter, et que, quoique fasse le scélérat, le voile sous lequel il s'enveloppe est tôt ou tard levé... Enfin, j'adresse cet ouvrage aux pères ambitieux ou imprudens; et le nombre en est très-grand, sans doute.

J'ai mis en opposition au principal personnage, trois êtres dévoués à l'honneur : c'est celle qui convenoit à l'avilissement du héros. Le comte, en faisant triompher ce sentiment d'une manière éclatante, est un modèle social bon à mettre sous les yeux, dans un siècle où l'on ne connoît que le fantôme de l'honneur, qu'on dégrade chaque jour de plus en plus en l'attachant aux plus foibles convenances. Le caractère de Ramire montre toute l'influence de l'amitié, et présente la borne où ce sentiment doit s'arrêter.

On doit lui immoler sa vie ; mais non la vertu qui est au-dessus de tous les sentimens.

Cet ouvrage a un but essentiellement moral. Tout roman doit l'avoir, comme je l'ai dit ailleurs ; c'est une leçon publique... Pour ce qui regarde la nature du sujet que j'ai choisi, je suis convaincu qu'on peut trouver des exemples utiles dans toutes les situations de la vie, et dans tous les états indistinctement. Je crois que l'écrivain n'est utile qu'à demi lorsqu'il ne s'attache qu'à certaines classes. Il doit, telle est mon opinion, sacrifier

souvent l'éclat d'un sujet brillant à une simple leçon de morale, si le mobile qui le dirige est le bonheur de la société, et non la vaine idée de la gloire qu'il peut acquérir. Celui qui n'envisage que sa gloire ne remplit pas l'engagement qu'il a contracté avec cette même société.

LÉRIXA,

CHEF DE VOLEURS,

VICTIME

DE L'AMBITION PATERNELLE,

CHEZ

LES SOLITAIRES DE L'APPENNIN.

LÉRIXA, qui depuis trois ans occupoit alternativement tous les points de l'Appennin, avec sa troupe composée de cinq cents hommes, et avec laquelle il portoit l'épouvante dans toute l'Italie, après avoir livré

un combat terrible aux régimens que le gouvernement napolitain avoit envoyés contre lui, et avoir été pris à la suite de cette affaire, dans laquelle il avoit fait des prodiges de valeur, qui eussent illustré à jamais tout autre qu'un chef de brigands, venoit de se réunir aux siens après avoir employé pour s'échapper, un de ces moyens que pouvoit seulement mettre en œuvre un homme aussi adroit, aussi audacieux, et aussi intrépide.

Il les avoit rejoints dans la gorge ou pertuis de St.-George où ils étoient campés, et il avoit retrouvé dans son camp Ramire, son ami, qu'il avoit perdu depuis si longtems, et qu'un de ses détachemens avoit enlevé le matin même de l'attaque sur le chemin de Naples.

Celui-ci avoit été son gouverneur

depuis son basâge, car Lérixa, qui est son nom de voleur, étoit né dans une condition élevée; et Ramire portoit une ame faite pour la plus haute vertu; il étoit digne enfin d'avoir un ami moins dégradé.

Notre héros avoit été très-satisfait de trouver ce dernier dans son camp, sur-tout lorsqu'il eut été témoin de la joie de Ramire en le revoyant. Celui-ci, quoiqu'au désespoir en envisageant la dégradation de l'être auquel il avoit été si étroitement uni, s'applaudissoit de le voir sauvé, en se livrant à la noble amitié qui lui avoit fait faire tant de sacrifices pour lui.

Lérixa voulut l'entretenir en particulier, se justifier à ses yeux, et lui faire connoître son cœur. Il n'avoit pu instruire Ramire, ayant été forcé de voler au combat presqu'au mo-

ment de l'arrestation de son ami par les voleurs, et avant d'avoir pu lui raconter entièrement son histoire.

Après avoir pris connoissance de la position des siens, et avoir donné des ordres relatifs à la défense de son camp, il monta à cheval avec Ramire, l'entraînant au-dehors de la gorge, là où commençoit la vallée de Nicara, sans lui déclarer ses motifs. Ils s'avancèrent vers une colline où étoit une habitation située à quatre lieues de son camp. Là s'enfermant avec Ramire, dans la pointe d'une forêt lorsqu'il eut observé si l'habitation étoit fermée, car il étoit nuit en ce moment, Lérixa lui dit, en lui montrant cette maison : » Je craignois qu'il n'y fût arrivé un événement désastreux : je viens de m'assurer du contraire ; à présent je vais te dévoiler ma conduite et mes desseins. »

Ils s'assirent sous un vaste pin. Ramire lui dit aussitôt en le prévenant : « Arbino, (c'est le nom de sa famille, il ne lui donnoit point celui de Lérixa qui lui étoit odieux) quels sont tes desseins en me conduisant en ce lieu ? Renonces-tu à un état qui te couvre d'opprobre, et qui doit tôt ou tard te faire subir le sort le plus affreux, celui que l'ignominie réserve aux ennemis de la société, qu'elle doit vouer à l'exécration des siècles ? Songe que si je me suis arrêté auprès de toi, si j'ai séjourné dans le repaire affreux de brigandage que tu as nommé ton camp, et si je ne te fuis pas en ce moment, c'est parce que je me suis flatté de te rendre à l'honneur. Je connois ton ame; je sais que l'oppression d'un père et l'injustice de tes supérieurs,

l'avoient irrité contre la société entière; et je regarde tes crimes comme un effet de la fougue de l'âge. Que dis-je ! une fausse gloire t'aura dirigé peut-être ; je ne puis penser que les premiers motifs aient suffi pour te rendre scélérat : l'injustice et l'oppression ne peuvent enfanter que la peine dans une ame bien faite : si ces sentimens devoient amener au crime, la terre seroit peuplée de brigands; car l'oppression et l'injustice sont par-tout triomphantes... Eloigne-toi de ta troupe; nous pouvons nous soustraire à jamais à ses regards ! Retournons en Allemagne où dans tel autre lieu que tu voudras choisir, je te suivrai par-tout ; par-tout je serai heureux, quoi qu'il arrive, si tu retournes vers la vertu. Expie par ton obéissance à mes vœux une partie de tes

crimes, si les crimes peuvent jamais être expiés. Alors tu te seras acquitté envers moi ; alors tu redeviendras toi-même, et tu n'empoisonneras pas le reste de ma vie et de la tienne ; car je ne puis m'y tromper, tu n'es pas heureux au milieu de tes brigands Cet éclat de chef qui t'environne t'est à charge... Je t'entends soupirer : je t'avoue que ces soupirs sont pour moi les garans de ton bonheur futur. Saches que ce qui m'a porté à rester dans ton camp, ce sont ces mêmes élans de ton ame, dont je m'apperçus le jour que je te retrouvai. Sans cela je t'aurois fui malgré mon amitié devenue paternelle pour toi, ou bien je me serois fait immoler à tes yeux par tes voleurs.

« Réfléchis, Arbino ; sur ce que je te dis : rappelle-toi que tu me dois

la vie et d'autres bienfaits ; sans moi, tu étois la victime des bourreaux auxquels ton père t'avoit livré ; sans moi tu n'eus pas obtenu la gloire qui illustra un moment ta destinée.... Mais je n'ai pas besoin d'invoquer ta reconnoissance ; je dois te montrer seulement l'honneur qui t'est encore cher sans doute, quoique tu l'ayes si cruellement outragé. Je sais que l'homme qui n'est point né pour le crime s'affranchit tôt ou tard de son joug, sur-tout lorsqu'il trouve des conseils salutaires. Je me félicite de t'avoir sauvé la vie, de t'avoir prodigué mes soins, mes journées et mon sang même ; mais je te le dis, je maudirois les instans où mon amitié te fut favorable et je me regarderois comme l'organe du crime, si tu persistois à suivre la route du déshonneur...

Sans doute, il eût été à desirer que tu eusses été étouffé dans ta prison, ou que tu eusses péri sous les murs de Belgrade, si tu ne peux vaincre le penchant qui t'a trop longtems entraîné; du moins tu serois mort sans tache, et ta mémoire ne seroit point flétrie.... Je veux jetter un voile sur le passé, et regarder comme un égarement ta conduite: je ferai plus, je n'écouterai point la voix de la raison qui m'ordonne de fuir à l'instant même Lérixa; l'amitié me dit qu'il peut mériter de nouveau mon attachement... Ma franchise me dicte ces aveux, la raison me les commande; ils peuvent exciter ta haine et ton courroux: dans ce cas, il ne me reste qu'à te combattre et à mourir. »

Lérixa, qui avoit été vivement

affecté pendant ce discours de Ramiré, au lieu de se montrer courroucé, versa des larmes en entendant ces aveux, que l'ombre de la nuit cachoit à cepremier. Tout-à-coup en s'élançant dans ses bras, il le pressa contre son sein, et lui dit:

« Je reconnois en toi l'homme transcendant et l'ami le plus sublime: non, jamais il n'en exista de si généreux. On a vu un petit nombre de ceux que célébra l'antiquité, immoler leurs biens et leur vie à l'amitié; mais toi seul lui immolas le ressentiment de l'honneur..... Ecoute la fin de mon histoire depuis ma séparation avec toi. Nous étions restés dans mon récit, que je commençai dans le camp, à mon départ de l'Allemagne pour Venise. Connois les ressorts par lesquels le sort m'a entraîné vers l'état que j'exerce ;

envisage mes motifs, mes desseins, et les entraves par lesquelles ce même sort semble m'arrêter : après cela tu écouteras l'indulgence, et tu auras pitié de ton ami. »

Partie de l'histoire de Lérixa.

« Je quittai l'Allemagne, courroucé contre l'injustice de mes chefs, en traversant la Moldavie et la Valachie, et j'arrivai à Venise où je demandai du service à la République. Je croyois trouver dans un état républicain moins de despotisme et moins de contrariétés ; j'ambitionnois sur-tout de pouvoir m'affranchir de ces devoirs avilissans que détestoit mon ame ennemie de l'hypocrisie, qui forcent dans divers pays de l'Europe, et principalement en Allemagne, le subalterne à

s'humilier devant son chef. Mon intention avoit été d'abord de me rendre auprès de mon père, pour savoir s'il m'avoit sacrifié ses ressentimens, et de racheter à tout prix sa tendresse; mais une lettre que je reçus du comte Durefelli, qui, tu le sais, m'avoit conservé son amitié, et qui le voyoit souvent, m'apprit que sa haine pour moi avoit accru avec ma fuite, et que je n'avois d'espoir à attendre que du tems.

« J'abandonnai alors mon premier dessein, et j'entrai au service vénitien. Les titres que j'avois de mes grades en Allemagne furent mes protecteurs, et j'obtins un régiment.

« La République étoit en paix en ce moment. Tu le sais, excepté avec les Turcs, elle est presque toujours tranquille du côté des puissances européennes; ce qui est un effet de

sa politique, et ce qui lui coûte des sommes considérables auprès des cabinets dont il faut acheter tour-à-tour les ministres. Je restai dans la capitale après avoir été visiter mon corps qui étoit à Vicence sur la Terre-Ferme. Je voulus me dédommager par les plaisirs, des fatigues que j'avois éprouvées en Allemagne, et dissiper ainsi la mélancolie sombre qui s'étoit emparée de moi depuis ta perte. Ramire, crois à mes sentimens, il s'est passé peu de jours que je ne l'aie déplorée. L'injustice dont j'avois naguère essuyé les coups, et sur-tout l'obstination de mon père, contribuoient à nourrir mon chagrin; je crus même que je ferois de vains efforts pour le détruire.

« Le tems du carnaval approchoit, et tu sais qu'à cette époque, cette ville semble devenir le séjour

de la folie et de la volupté. Les plaisirs y sont multipliés d'une manière inconcevable. L'intrigue dénoue alors tous ses ressorts, et les femmes donnent en ce moment carrière à leur penchant pour la frivolité et pour l'inconstance.

« Dans une de ces bacchanales, qui règnent continuellement pendant quatre mois, j'eus occasion de voir une jeune personne d'une beauté ravissante, et dont je devins éperduement amoureux. Tu connois mon ame ardente : jusqu'alors je n'avois envisagé que la gloire ; je dus me précipiter dans le piège que m'offroit l'amour.

« Cette femme étoit la fille d'un sénateur nommé Manfanelli, qui ignora longtems notre intrigue, tant mon amante employa l'art si commun aux femmes, et à la plus novice,

d'envelopper leur conduite. Il est vrai que mon audace contribua efficacement à assurer mon bonheur; je la portai au point que j'osai m'insinuer dans son palais, et la posséder presqu'en présence de son père.

« Les avantages dont m'a doué la nature, m'avoient fait remarquer de nombre d'autres femmes, et je fus assailli de provocations. J'étois alors délicat; j'aimois sincèrement, et je leur résistai. Un autre motif m'y porta peut-être, et ce motif émana de l'orgueil naturel. Je pensai que la plupart de ces femmes, incapables d'aimer, me regardoient comme l'objet de leur caprice, et je crus m'humilier en les écoutant.

« Je m'en tins donc à mon amante, auprès de laquelle je trouvai tous les délices qu'auroient pu me pro-

curer les autres réunies. Elle possédoit une sensibilité exquise, et des moyens inconnus pour rendre un homme heureux.

« En ce moment la guerre se déclara, et je fus commandé pour m'embarquer sur une des galères dont je pris le commandement.

Je m'arrachai avec la plus grande peine du lieu qu'habitoit mon adorable Célina, (c'étoit le nom de mon amante). Je voguai vers Corfou, où étoit la réunion de nos forces, et d'où nous devions nous avancer vers l'Archipel pour combattre la flotte ottomane.

« Nous étant joints, nous remîmes à la voile, et entrâmes dans la Méditerranée. Nous avançâmes vers la Morée, et allâmes bloquer l'île de Candie.

« Là se passa une action, que je

ne puis appeler ni fameuse ni mémorable : le peu de courage et de talent des deux armées, devoit amener un choc foible, et la gloire ne devoit point se montrer au milieu des vainqueurs.

« Après une simple canonnade, dans laquelle les deux flottes se montrèrent dirigées par une terreur panique, on se sépara sans décision, comme c'est assez souvent l'usage entre ces deux puissances. Elles faisoient à grands frais des armemens qui sembloient annoncer la ruine de l'une d'entr'elles ; et ils finissoient par devenir inutiles lorsqu'on avoit brûlé quelques amorces.

« Rempli de mépris pour ceux qui commandoient des deux côtés, ne voulant pas partager la honte de ceux qui combattoient pour la République, je résolus de réparer en

quelque sorte la gloire du pavillon, et je m'attachai, après avoir stimulé par tous les moyens mon équipage, que je n'entraînai que par l'appât des récompenses, je m'attachai, dis-je, à un vaisseau ennemi de haut-bord, que j'attaquai avec la plus grande impétuosité au moment où l'on faisoit le signal de retraite, et je parvins à m'en emparer après l'avoir abordé, et avoir fait un carnage horrible des Turcs. . .

« En ce moment, Ramire, je pensai à te venger : oui, en me baignant dans le sang de ces hommes, c'étoit la mort de mon ami que j'avois présente devant moi, et qui m'y excitoit. »

Ramire interrompit Lérixa pour lui témoigner combien il étoit sensible à cette preuve de son souvenir, et Lérixa reprit ainsi :

« Je rejoignis l'armée qui ne s'étoit pas arrêtée pour me seconder, ni pour me couvrir, et qui me laissoit exposé à toutes les forces ottomanes, par une lâcheté qu'on ne peut dépeindre ; mais qui est propre aux guerriers vénitiens, si les Turcs, aussi lâches de leur côté, ne m'eussent abandonné ma prise.

« J'entrai à Corfou où l'on séjourna deux jours sous prétexte de se réparer, et sans doute ma seule galère en avoit besoin. Là je croyois recevoir des témoignages de gratitude de mes chefs ; mais je ne vis en eux que des signes de mécontentement, et je ne sus si je devois attribuer à la politique du cabinet, que je savois marcher toujours en sens inverse des autres, la cause de ce mauvais accueil, ou bien à la simple jalousie de mes supérieurs.

« Nous reprîmes bientôt notre route dans le golfe, et nous vînmes débarquer à Venise, où nous fîmes une entrée triomphale, et où l'on chanta un *Te Deum* en faveur de notre victoire, qu'on eût pu appeler plutôt une lâche défaite, et où mon vaisseau seul servit de monument. Je ne fus pas étonné de cette conduite, lorsque je pensai que c'est un usage assez commun parmi les nations européennes, de célébrer jusqu'à leurs défaites.

« Il ne fut point question de moi, la prise fut attribuée à l'amiral qui m'avoit abandonné : je jugeai alors combien l'audace des chefs est grande ; ils s'attribuent presque toujours la gloire des subalternes.

« Cette conduite me dépita, et me dégouta du service. D'ailleurs je méprisois une nation si lâche, et je

croyois indigne d'un honnête homme de servir sous elle. Dès ce moment je résolus de demander ma retraite.

« J'oubliai ces désagrémens en pensant que j'étois dans le séjour qu'habitoit Célina, et je l'instruisis de mon arrivée. Bientôt je reçus un message, qui m'indiquoit que je pourrois la voir la nuit même dans le jardin de son palais. Je m'y rendis avec tout le zèle de l'amour, et sans considérer qu'il pût exister des dangers pour moi ni pour mon amante... J'ai vu dans la suite que la confiance est presque toujours l'effet du succès d'une première démarche. On a réussi une fois, on croit réussir mille. Il en est de même dans ce cas que dans les combats, et dans toutes les circonstances marquantes de la vie. Mais l'on n'envisage pas que le sort est inconstant en tout, comme j'ai

eu souvent occasion de m'en apercevoir, et l'on ne doit jamais compter sur son étoile : celui qui le fait, est un fou dont rien n'égale l'extravagance.

« Je fus introduit dans le jardin, par le domestique que Célina s'étoit attaché, et qui avoit été le seul confident de nos amours.

« Bientôt ma tendre amante se rendit auprès de moi, et voulut me dédommager de toutes les peines de la privation.

« Tandis que nous nous abandonnions à notre tendresse, et que le calme de la volupté régnoit autour de nous, il se formoit sur nos têtes une tempête affreuse qui alloit bientôt éclater; anéantir en Célina, mon amour, mes espérances, et me livrer à tous les dangers de la mort.

« Le sénateur, ayant appris que je

m'étois introduit dans son jardin ; voulut me surprendre avec sa fille, et nous punir de l'avoir déshonoré ; car cet homme orgueilleux portoit son ressentiment jusqu'à la barbarie. Il avoit été instruit de ma démarche par un seigneur qui prétendoit à Célina, et qu'elle avoit repoussé depuis notre liaison.

« Ce dernier avoit découvert nos rapports par ses espions attachés à mes pas : je l'ai su depuis cette époque par le domestique qui nous servoit d'agent, et qui conserva des intelligences dans la maison du sénateur.

« Celui-ci parut dans le jardin une demi-heure après mon entrée ; il s'approcha du bosquet où nous étions, mais pas avec assez de prudence pour que je ne l'entendisse : sans doute son courroux le porta à cette imprudence.

« Je me levai d'auprès de Célina où j'étois, et résolus de lui faire un rempart de mon corps, ne doutant point que son père ne la sacrifiât s'il la découvroit avec moi. Je m'armai d'un pistolet et de mon épée. Je pensai que je succomberois; car je savois que ces hommes, ordinairement lâches, sont toujours escortés par des sicaires; mais je me décidai à vendre chèrement ma vie.

« Je n'eus pas longtems à attendre pour voir le danger qui m'environnoit, et toute l'horreur de mon sort. Deux lanternes sourdes s'ouvrant tout-à-coup, me firent distinguer six hommes armés, qui cherchèrent à m'envelopper, et qui se jettèrent entre moi et Célina avant que j'eusse pu me reporter vers elle, m'en étant éloigné pour observer.

« Au même instant je vis que je

devois attaquer. Je m'élançai comme un lion sur ces sicaires, le sénateur s'étant couvert par eux, et j'en mis un hors de combat d'un coup de pistolet. Aussitôt j'entendis un cri perçant que poussa Célina, et les propos outrageans que lui tenoit son père en l'égorgeant. Ce cri redoubla ma fureur; je terrassai un de mes autres adversaires, qui heureusement n'avoient point d'armes à feu. La politique de ces despotes les empêche de s'en servir dans des circonstances semblables : ils cachent tous leurs coups dans l'ombre, en ne se servant que du poignard ou de l'épée. Je me fis jour enfin vers le sénateur, sur qui je me précipitai, et je l'étendis d'un coup d'épée à mes pieds, dans le moment où il se portoit sur moi avec la sienne.

« Je continuai de combattre les

quatre hommes qui restoient, dont l'un me blessa à l'épaule : mais il paya de sa vie sa témérité. Alors je m'élançai dans le jardin, et toujours en me battant contre les trois adversaires qui me poursuivoient, et qui avoient redoublé d'audace dès l'instant qu'ils m'avoient vu quitter le champ de bataille. Je ne l'avois fait que pour me rapprocher de la porte du jardin : là j'étois décidé à les vaincre totalement. Je pensois que notre agent, qui se seroit vu perdu lui-même, l'auroit laissée ouverte en s'enfuyant ; car je ne pus croire qu'il m'eut attendu, et qu'il dut me secourir, connoissant, comme je l'ai dit, la lâcheté des Vénitiens en général dans les cas dangereux.

« Mais je m'abusois : je l'apperçus bientôt qui s'avançoit vers moi pour me soutenir, armé d'un poignard...

Voyant mon salut assuré à son approche, non parce qu'il m'offroit son appui, mais parce que son aspect et sa conduite me donnoient la certitude que la porte étoit ouverte, je repris une audace et une fermeté nouvelles; et tout épuisé que j'étois, car j'avois déja trois blessures, je me précipitai de nouveau sur mes assassins, et j'en tuai un quatrième.

« J'aurois pu fuir alors, les deux autres ayant abandonné l'attaque en me voyant soutenu : mais je réfléchis qu'ils donneroient l'alarme avant que j'eusse pu joindre le port, et je me décidai à les immoler, ce que je fis, aidé de mon compagnon.

« Nous sortîmes aussitôt de ce palais infernal, et mon ame fut saisie d'horreur, lorsque l'extrême danger étant passé, je pensai que j'y lais-

sois mon amante dont j'avois causé la mort. Mon compagnon me dit qu'il s'attachoit à ma destinée, et il me conduisit par des rues détournées à ma maison, où je pris mes papiers, mon argent et mes bijoux, qui étoient assez considérables, ayant eu une forte portion dans le butin lors du pillage de la ville de Zara en Transilvanie. Nous n'avions pas un instant à perdre, comme tu le prévois : tu connois l'activité de l'espionnage qu'entretient l'inquisition d'état en faisant les plus grands frais pour cela : nous n'avions pas même l'assurance de lui échapper. Depuis, lorsque j'ai considéré le péril que j'avois couru, je regarde comme un miracle de m'être soustrait à ce tribunal odieux et terrible. Il est vrai que j'étois résolu de ne point m'y laisser conduire : j'avois ma sauve-

garde dans mes pistolets. Je me serois immolé avant d'y être entraîné, après m'être baigné dans le sang de ses infâmes agens.

« Nous courûmes sur le port où nous nous emparâmes d'une barque, à main armée, et voguâmes vers la Terre-Ferme, enforçant, le poignard sur la gorge, le batelier de nous conduire.

« Je fis aborder sur un point éloigné de Venise, et que je connoissois désert, ayant eu occasion d'y prendre terre dans une promenade que j'avois faite avant mon embarquement.

« Après avoir prodigué l'or au batelier, et lui avoir dit que la nécessité avoit enfanté notre action à son égard, nous nous avançâmes, autant que mes blessures, que j'avois bandées chez moi à l'aide de mon

compagnon, purent me le permettre, vers le premier bois où nous nous enfonçâmes, et où nous décidâmes de nous arrêter.

« Là nous nous reposâmes quelques heures, après avoir pris des alimens que nous avoit laissé le batelier. Mes blessures n'étoient point dangereuses, et je sentois que j'avois besoin de conserver mes forces, n'étant pas hors de danger. Bien loin de me livrer au sommeil comme mon compagnon, je m'occupai à réfléchir sur notre situation, et à déplorer vivement la perte de mon amante. Je me décidai à sortir de suite de l'état vénitien, et à gagner l'Appennin. Je vis qu'en entrant dans le Milanais, ou allant à Florence, j'y serois peut-être assassiné ; car je savois que l'inquisition politique de Venise, de même que l'inquisition sacerdotale, savent at-

teindre au loin les objets de leur vengeance. Si les grands moyens politiques leur sont interdits en d'autres lieux, le poison ou le poignard leur servent le plus souvent à la faire triompher.

« Cette réflexion, que me fournissoit la connoissance que j'avois du système vénitien et ma prévoyance naturelle, n'étoient pas cependant capables de m'arrêter ; j'aurois cru m'avilir en écoutant une crainte semblable : cette seule idée m'auroit amené dans une des deux capitales, et m'auroit porté à tout affronter : mais un sentiment impérieux m'entraîna vers un dessein contraire ; ce fut l'amour filial qui m'inspira de faire une tentative auprès de mon père en me présentant à ses yeux. Je me flattai en ce moment, ou plutôt je crus pres-

sentir que ma résolution auroit un heureux effet.

« Plein de cette flatteuse espérance, qui portoit dans mon ame non encore dégradée le plus doux charme, et qui dans l'instant où elle étoit ouverte à la sensibilité, que la perte de Célina y avoit vivement excitée, y formoit l'impression la plus forte, je me décidai pour Naples. Mon compagnon, qui voyoit toutes ses ressources en moi, et pour qui tous les pays étoient égaux pourvu que je l'éloignasse de Venise, ne s'opposa en rien à mes vœux.

« Dès l'instant que notre parti eut été pris, et que j'eus visité mes blessures, au soleil levant, nous quittâmes le bois où nous étions; je ne voulus point prendre un plus long repos avant d'avoir passé Padoue, où nous devions franchir la Brenta.

Nous en étions encore éloignés de huit milles, m'étant fait débarquer à cinq lieues plus bas que Venise.

« Nous nous avançâmes donc vers cette ville où nous ne séjournâmes point, et où nous prîmes une voiture pour la Mirandole. Là nous devions trouver un premier abri. Nous y arrivâmes le jour même après avoir passé le Pô.

« Ma prévoyance m'empêcha d'y coucher, malgré l'extrême fatigue occasionnée par les huit milles que nous avions franchis à pied, par les événemens qui, avant cela, avoient bouleversé mon ame, et enfin par la perte du sang que j'avois faite. Je voulus joindre un village que mon compagnon connoissoit, qui est contigu à un bois, où je voyois que nous pourrions nous réfugier, et nous soustraire en cas d'événe-

ment. Je savois que le duc de Modène ne refuseroit rien aux sérénissimes Seigneurs, s'ils l'exigeoient... Tel est le sort de ces petits princes, d'obéir en esclaves aux puissances prépondérantes. L'orgueil avec lequel ils se font nommer souverains, est bien déplacé sans doute : on devroit plutôt les nommer les gouverneurs ou les vice-rois des puissances voisines plus formidables...

« Nous laissâmes donc la ville forte, et nous gagnâmes le village où nous voulions nous cacher, et d'où nous devions nous avancer ensuite par la Romagne vers Aquila dans l'Abbruze. Je comptois y être pleinement en sûreté, me trouvant alors dans ma patrie.

« Nous traversâmes l'Appennin avec assez de rapidité, montés sur des chevaux que nous avions achetés

à Urbin. Il me tardoit d'arriver à Naples, pour m'assurer si je ne m'étois pas trompé sur l'espoir que j'avois conçu à l'égard de mon père.

« Nous joignîmes Aquila, et quatre jours après nous entrâmes dans la capitale de ma patrie. J'y pénétrai le cœur satisfait, et en même tems plein de trouble et d'incertitude. J'ambitionnois de fléchir mon père, d'obtenir sa tendresse, et j'appréhendois de ne point y réussir... Enfin je n'hésitai point à me présenter dans son palais. Je le vis; je tombai à ses pieds; je lui témoignai mes regrets de lui avoir déplû, et d'avoir armé son courroux contre moi : je lui dis que tu m'avois sauvé de la forteresse, et qu'on m'avoit fait passer pour mort, d'après une convention faite avec le commandant pour qu'il n'eût pas à

rendre compte de moi : enfin j'invoquai sa tendresse à grands cris, et je fis tout pour ébranler son ame : humiliation, larmes, tout fut employé par moi.

« Il parut d'abord dans un étonnement inexprimable à mon aspect. Bientôt il me montra un front courroucé et inflexible : il me repoussa dans l'instant où je voulois lui ravir ses embrassemens, en me disant que non content d'avoir manqué à tous mes devoirs en lui désobéissant, je m'étois déshonoré en Allemagne. Il avoit connu ma fatale histoire et ma dégradation. Il ajouta que j'étois indigne de porter son nom, que j'avois avili; il m'ordonna de m'éloigner de sa présence, et de quitter aussitôt l'état napolitain sous peine de le voir armer contre moi la vengeance la plus terrible.

« Je contins les effets du courroux et du désespoir que ses injustes reproches et sa cruauté tranquille faisoient naître en mon cœur; et je rappelai à ce cœur outragé qu'il étoit mon père. La tendresse y maîtrisa ces affreux sentimens. Je voulus justifier ma conduite à ses yeux; je m'humiliai plus profondément; je lui demandai des fers, mais le sacrifice de ses rigueurs. Ce fut en vain : il sembloit que les élans de ma tendresse et les preuves de mon dévouement fussent un aliment pour sa colère. Il me quitta; et sans envisager si j'avois des ressources en argent pour passer dans l'étranger, et pour m'y maintenir avec honneur, il me répéta l'ordre terrible de quitter Naples, et d'oublier à jamais que je fusse son fils.

« Cet instant fatal décida de ma

destinée. Le désespoir et la rage remplirent mon sein, et je fus sur le point de répandre sur le marbre de son palais le sang que je tenois de lui. Déja mon épée étoit tirée pour accomplir cet acte terrible de ma volonté.... Mais je m'arrêtai tout-à-coup, pensant que j'allois préparer un triomphe au barbare que je ne regardois plus comme l'auteur de mon existence. Cette idée suspendit mon dessein et la catastrophe qui devoit terminer mon sort.

« Je me hâtai de sortir du palais fatal où j'avois reçu le jour, et qui étoit transformé en un enfer à mes yeux. Ma ville natale me devint odieuse. J'envisageai l'injustice et la barbarie des hommes sous un jour affreux ; je vis que j'avois été jusqu'alors leur victime ; et je quittai ce séjour avec Folino qui, voyant

mon désespoir et s'étant attaché à moi, ne voulut point m'abandonner.

« Je ne sus d'abord quel dessein je devois embrasser, ni en quel lieu j'allois porter ma déplorable existence. Je me voyois isolé sur la terre ; car je croyois que la mort t'avoit ravi à mon amitié. L'Allemagne étoit fermée pour moi, ainsi que l'état vénitien, et l'argent que j'avois ne pouvoit me rendre longtems indépendant... Après avoir bien envisagé ma situation et mes moyens, je me décidai à gagner le Piémont, pour y demander du service, et à passer dans le même dessein en France si je ne pouvois en obtenir du gouvernement de ce pays. Je communiquai mes idées à Folino qui consentit à partager mon sort. Nous gagnâmes Rome ; et sans nous arrêter dans cette ville,

nous prîmes la route de Parme, d'où je voulois entrer dans le Piémont.

« Nous nous avançâmes très-rapidement vers cette ville, et en traversant le Val de Saint-Georges, nous fûmes arrêtés par dix voleurs de la troupe que j'ai eu le malheur de commander depuis, et auxquels il fallut se rendre, Folino ayant été grièvement blessé, et ayant couru moi-même le risque de perdre la vie. Je n'avois pas voulu me livrer à de tels hommes sans combattre, prévoyant que le plus triste sort me seroit réservé : je préférois en ce moment périr.... Heureux si ce favorable sentiment ne se fut point anéanti dans mon cœur, et si j'avois su dans la suite montrer autant de fermeté ! Je ne serois point flétri et indigne de ton amitié, cher Ramire !

« Enfin je fus pris, et conduit enchaîné, non dans un souterrein, mais au milieu du camp de ceux-ci, où je vis avec le plus grand étonnement cinq cents hommes sur le pied absolument militaire.

« Ayant été présenté au capitaine, qui connoissoit déja mon rang et mes actions en Turquie, car il avoit parcouru mes papiers, il parut frappé de ma mine; et quittant le ton de férocité qui paroissoit lui être naturel, il me proposa de m'associer à sa troupe.

« Tu es brave, me dit-il, je n'en puis douter: prends le parti que je te propose. Tu dois t'estimer heureux de m'avoir inspiré un tel intérêt. Songe qu'ici aucun lien ne te rattache à la société; ta vie est à notre disposition; en un instant tu peux te la voir ravir.... Cède à la né-

cessité ainsi que ton compagnon... Réponds, veux-tu jouir d'un sort heureux, indépendant de tout, hormis du devoir imposé par nos lois, ou veux-tu mourir ?

« J'eus la bouche ouverte pour demander la mort ; mais la réflexion m'arrêta. Je pensai que je pourrois, en dissimulant, parvenir à m'arracher à leur joug ; et je ne vis point en ce moment la honte s'attacher à ma promesse, puisqu'elle m'étoit ravie par la violence. Cependant la dissimulation étoit pénible pour une ame qui abhorroit ce sentiment, et qui n'avoit jamais célé ses pensées. Je promis enfin ; et je ne pourrois dire quel motif détermina principalement ma fatale décision : je puis pourtant assurer que ce ne fut point la crainte de la mort. J'engageai Folino à m'imiter.

« Il ne fit point de difficulté ; il étoit toujours Vénitien au fond du cœur, quoique plus brave que le plus grand nombre de ses compatriotes, comme sa conduite à Venise et au moment de notre arrestation me l'avoit prouvé, et comme j'ai eu lieu de m'en assurer en d'autres tems.

« Alors on nous détacha, et on nous laissa libres dans le camp. Le même soir nous fûmes proclamés membres de la troupe par le capitaine, qui se félicita de l'acquisition qu'il avoit faite en moi, en parlant des actions qui m'avoient signalé en Turquie, et qu'il me força de raconter aux voleurs assemblés.

« Je le fis quoiqu'avec effort. Cependant, te l'avouerai-je, Ramire? mon orgueil fut flatté lorsque je reçus les applaudissemens unanimes

de ces scélérats... Voilà où amène ce sentiment ; il reçoit son tribut de la main la plus dégradée, et s'en applaudit.

« Je restai un mois au milieu des voleurs, soumis à plusieurs sortes d'épreuves, et pendant lesquelles je ne sortis point du camp. Je reçus des marques de la considération la plus grande de la part du capitaine, qui voulut me donner le rang d'un de ses lieutenans : son corps étant formé en régiment, il y en avoit autant que de compagnies. Je refusai sous prétexte que je n'en étois pas encore digne. Malgré les appâts qu'on me présentoit, et la considération dont on m'entouroit, j'étois décidé à m'échapper à la première occasion ; et je ne voulois point contracter aucun engagement de reconnoissance avec les voleurs : ma délicatesse s'y op-

posoit. Je sentois que ce sentiment maîtriseroit mon empressement, et arrêteroit mon dessein.

« Je croyois toucher au moment où j'obtiendrois ma liberté. Le capitaine avoit décidé que je sortirois avec lui sous trois jours pour aller sur la route attaquer les voyageurs, lorsque nous fûmes avertis qu'un régiment napolitain marchoit contre nous : il fallut voler au combat. Cette nouvelle affermit mon espérance : je pensai que si je pouvois parvenir à me jetter du côté de mes compatriotes, mon sort étoit assuré, et j'étois résolu de le tenter par tous les moyens.

« Mais il me fut impossible d'exécuter mon projet. Le capitaine qui sans doute, ne se croyoit pas encore assuré de moi, et dont la méfiance étoit extrême, ce qui est ordinaire

dans ceux de son métier, m'en étant convaincu par la suite, ne voulut pas que je m'écartasse de lui dans l'instant du combat. Et deux des plus intrépides voleurs, mieux montés que moi, furent préposés, ainsi que cela m'a été dit, pour me surveiller.

« Le choc commença, et les voleurs attaquèrent les troupes avec une activité et une intrépidité peu communes. Me trouvant forcé de combattre, je ne portois que des coups mal assurés; mais j'employai, par des mouvemens simulés, et dans lesquels je mis beaucoup d'art, toute l'activité et la volonté imaginables. J'attendois la décision de l'affaire, et à me dégager de mes surveillans, car je m'apperçus que les voleurs m'en servoient tour-à-tour, pour m'élancer vers la colonne napoli-

taine, lorsque sa déroute subite me força d'y renoncer, et il fallut rester auprès du capitaine, celui-ci ayant laissé à son premier lieutenant le soin d'exterminer les fuyards.

« Je fus affligé de voir anéantir en ce moment mes espérances. Dissimulant mes sentimens, je reçus avec un air de satisfaction les louanges que me donna le capitaine devant la troupe assemblée : il avoit été trompé par ma feinte volonté. J'attendis une occasion plus favorable, et je pensai que dans une seconde affaire je serois moins surveillé puisque j'avois excité la confiance dans la première. Je ne doutois point qu'elle n'eut lieu bientôt, puisqu'on nous annonçoit l'entrée d'autres troupes dans l'Appennin.

« Huit jours après il fut formé une nouvelle attaque de la part de

l'ennemi, par un second régiment réuni aux débris de celui que nous avions vaincu.

« J'eus ce jour-là la facilité de m'élancer hors de la mêlée, où je me trouvois avec le capitaine après avoir combattu auprès de lui, où j'avois employé la même manœuvre que dans le premier combat, et je volai vers un peloton de soldats qui s'avançoit sur notre gauche pour me réunir à lui. J'en approchai en criant que j'étois de leur parti, et en faisant tous les signes d'amitié : mais au lieu de recevoir aucun indice favorable de la part des Napolitains, lorsque je fus à dix pas des soldats j'entendis le chef leur ordonner de m'immoler, en disant que celui qui sortoit des rangs de ces scélérats n'avoit à attendre que la mort. Sur-le-champ ils coururent sur moi,

après avoir fait une décharge de plusieurs coups de fusil qui criblèrent mes habits et me blessèrent au bras. Alors je ne vis que le parti de retourner vers les voleurs, ayant plus de sûreté parmi eux, et j'y arrivai à la faveur d'un cheval excellent que je montois, au moment où l'affaire se décidoit encore en leur faveur.

« J'avois à craindre qu'ils n'interprétassent ma démarche dans son véritable sens ; mais la décharge qu'avoit fait les Napolitains sur moi, et qui avoit attiré les yeux des voleurs ; ma blessure et ma fuite vers eux leur firent croire que j'avois voulu arrêter moi seul ce petit corps, et ma témérité leur parut tenir de l'héroïsme. Ils pensèrent, à ce que me dit le premier lieutenant après la mort du capitaine, que le seul

motif d'affronter l'ennemi avoit pû me diriger, en envisageant que dans tout autre cas les Napolitains n'auroient point cherché à me sacrifier. Ce raisonnement étoit plausible. En effet, il falloit être aussi extravagant que le fut le commandant du piquet pour refuser de recevoir un homme seul dans ses rangs, où il alloit naturellement se rendre prisonnier, et pour le traiter comme il l'avoit fait. Les voleurs étoient d'autant plus autorisés à penser ainsi, que dans de telles circonstances aucun chef de troupe n'a jamais tenu une conduite semblable, comme tu le sais, Ramire. Indépendamment d'un individu qu'il ravit à son ennemi, il peut obtenir de lui des renseignemens utiles. Les transfuges ont souvent servi à la décision des combats, et les ont déterminés : ils nous avoient

servi efficacement nous-mêmes dans nos affaires de Turquie.

« Cet événement, qui me fit envisager le sort le plus affreux si je quittois la troupe, me rendit incertain sur ma première intention, et comme je cherchois à fixer l'oscillation de mon esprit à cet égard, un autre événement vint décider ma destinée.

« Ce fut la mort du capitaine, qui eut lieu à la suite des blessures qu'il avoit reçues dans l'affaire où il s'étoit beaucoup exposé pour assurer le succès des siens, et ma nomination imprévue à ce poste par la troupe. Ma fuite m'avoit fait regarder par elle comme un homme extraordinaire, et elle croyoit trouver la preuve de son opinion dans mes exploits contre les Turcs.

« La conduite des Napolitains en-

vers moi, et les risques que je courois dans la société après avoir porté un instant les armes pour les voleurs, quoique mon motif ne fût point criminel, me firent voir clairement que le sort m'en avoit banni. L'injustice que j'avois si cruellement éprouvée, et sur-tout la nullité de l'espoir de désarmer le courroux de mon père s'offrirent alors à moi sous l'aspect le plus effrayant, et firent balancer mon cœur. La confiance que les voleurs, dont j'estimois la bravoure, m'avoient marquée d'une manière si éclatante m'intéressa pour eux, et l'idée de commander acheva de me séduire: je sentis même une joie secrette en recevant le titre de chef. La connoissance du cœur humain et de la société t'a sans doute appris, et ma propre expérience m'a démontré

combien l'appât qu'il offre est propre à transformer les ames ; et quelle est son influence sur un jeune cœur. On oublie tout, jusqu'à soi-même, lorsqu'il s'agit de s'emparer du pouvoir. Je ne m'étonne plus s'il a existé tant de tyrans sur la terre : ils eussent été des citoyens utiles et vertueux si le sort ne leur eut offert cette amorce fatale.

« Entraîné donc par les circonstances que le sort avoit réunies contre moi, sans doute bien plus que par cet attrait perfide, je leur immolai mon cœur en ce moment ; et bientôt l'idée de voir mon nom redouté m'offrit une nouvelle séduction. J'ai découvert aussi, par mon exemple, que l'homme est enclin à faire parler de lui dans quelque carrière qu'il se trouve, et qu'il voit la gloire dans le crime même... C'est encore ici,

tu l'avoueras, la source des écarts de ceux qui marchent dans un sentier dont leurs cœurs et leurs principes tendent souvent à les éloigner.

« Je pris donc le rang de capitaine, et je fis le serment aux voleurs, qui devint alors volontaire, de me dévouer pour eux, et de ne jamais les abandonner.

« J'exerçois cet emploi depuis trois ans à l'époque de ton enlèvement par ma troupe. Ce tems fera l'opprobre de ma vie.... Tu frémis, Ramire, en pensant que mon cœur est habitué au crime ; mais écoute-moi, et si l'homme, dans mon cas peut se justifier, entends ce qu'il peut dire en sa faveur.

« En acceptant la place de capitaine j'adoptois nécessairement les statuts des voleurs, et je m'asservissois à la nécessité de leur laisser exercer leur

métier sans réserve. Cependant je ne le fis point; j'osai leur proposer de nouveaux réglemens, et un autre plan de conduite. Je leur fis entrevoir qu'il étoit indigne des hommes braves de répandre le sang de l'innocent : depuis que je commande deux seuls meurtres ont été commis; encore sont-ils un effet de la vengeance de ma troupe, qui a massacré deux voyageurs qui avoient tué trois des voleurs... Je voulus les transformer en guerriers ennemis de l'oppression des grands ; mais je ne pus les décider à épargner la fortune du voyageur : il falloit un aliment à leur avarice ; et cet aliment que j'aurois voulu pouvoir leur offrir par un moyen qui, sans être plus noble, étoit moins dangereux pour la société, ne put se trouver que dans la bourse de ceux qui traversent

l'Appennin. Je les décidai pourtant à ne dépouiller que les gens riches, qui couroient, soit par goût et le plus souvent par ton et bisarrerie, de tous les points de l'Europe à Rome, pour admirer ses monumens; et j'eus occasion plusieurs fois, et pas assez souvent sans doute, de rendre à des infortunés ce qu'on leur avoit pris, et d'y ajouter même des secours tirés du trésor de la troupe. Je cherchois à me dédommager ainsi en secret de mes maux, et à jetter quelques fleurs sur la carrière sombre et épineuse où le sort m'avoit placé.... J'ai exercé encore mon penchant, que je n'ose nommer bienfaisance (ce sentiment ne semble devoir se trouver qu'avec la vertu), envers les prisonniers: je les ai sauvés de la mort qu'on avoit coutume de leur donner au-

paravant. J'ai affranchi les soldats, ou les ai réunis à ma troupe, me contentant d'enfermer les officiers dans les souterrains qui nous servent de prisons.

« Voilà le tableau de ma conduite comme capitaine pendant ces trois années fatales, qu'ont illustré d'ailleurs divers exploits qui m'ont rendu le plus redoutable des brigands qui aient existé dans ces climats. Mais je n'ai recueilli aucun fruit de cette renommée. Je me suis apperçu trop tard que pour que la gloire soit avantageuse à l'homme, et puisse servir à son bonheur, il faut qu'il l'ait puisée dans la nature, source unique et intarissable des biens : je le crois ainsi aujourd'hui.

« Ecoute maintenant, poursuivit-il, le récit des événemens qui me sont arrivés depuis notre séparation

au camp ; qui ont failli me faire trouver le malheur que je dois seul attendre, et que je n'éviterai, je le sens, que par un bienfait extraordinaire du sort... J'entrerai ici dans quelques détails ; cela est nécessaire pour que tu apprécies mieux Lérixa. Ils te serviront de guides dans tes jugemens.

« Tu sais que nous avions été attaqués par un régiment napolitain et un toscan, dans le moment où je me livrois au plaisir de te revoir, et où je te commençois le récit des événemens qui avoient suivi notre séparation. J'avois reçu dans l'action deux blessures que je t'ai fait voir avant de te conduire en ce lieu. Jaloux d'obtenir le triomphe, ou plutôt maîtrisé par mon ardeur naturelle, je n'avois pas voulu quitter un seul instant la tête de ma troupe,

sachant, comme tu l'as souvent éprouvé avec moi, que d'un seul ordre et d'un seul mouvement peut dépendre le succès ou la défaite, pour panser mes blessures, qui, quoiqu'elles ne fussent pas très-profondes, me faisoient perdre beaucoup de sang. Cependant me sentant affoiblir, je les fis bander, et l'attaque devint alors plus vive. Bientôt, épuisé par la fatigue et manquant de forces, car j'avois trop négligé le soin que je venois de prendre, je tombai évanoui, dans l'instant où le découragement s'emparoit des miens, et qu'on nous repoussoit.

« Ma troupe s'étant retirée précipitamment, et n'ayant pu m'emporter quoique ce fut son intention, me laissa au milieu des morts. Le vainqueur ne me distingua point d'abord, et s'attacha à sa poursuite.

« Je revins à moi peu de tems après, et ne vis que des cadavres ou des blessés à mes côtés. Je pensai que le soin de secourir ces derniers, dont le plus grand nombre appartenoit aux ennemis, alloit ramener une partie des troupes, et je jugeai nécessaire de m'écarter du champ de bataille, où j'étois sûr d'être immolé avec ceux des miens qui s'y trouvoient, et qui n'étoient que blessés.

« Je réunis mes forces à l'aide de mon courage. Je me remis sur pied, dans le dessein de gagner un taillis qui étoit à deux cents pas de moi, où je voyois que je serois mieux à l'abri, et je me traînai vers ce lieu.

« J'y étois à peine entré, et je m'enveloppois dans les broussailles, lorsque j'entendis du bruit, qui an-

nonçoit des gens qui étoient poursuivis ou qui me poursuivoient. Bientôt j'apperçus deux soldats, et j'entendis, avant qu'ils m'eussent découvert, qu'ils disoient être venus exprès sur le théâtre du combat pour couper ma tête et la porter à Naples, afin de recevoir le prix auquel elle y avoit été mise. Ils assuroient m'avoir reconnu sur le champ de bataille, et m'avoir vu entrer de loin dans le bois où j'étois effectivement.

« Leur discours me fit frémir. J'envisageai en ce moment toute l'horreur de ma destinée : cependant je ne voulus point me livrer sans combattre ; je résolus au contraire d'employer le peu de forces qui me restoit à me venger si je le pouvois, de ces scélérats, dont le mobile odieux, dirigé par l'avarice, avoit porté mon

courroux et ma rage au plus haut point.

« J'essayai de me lever du lieu où j'étois assis ; mais mes jambes me refusant leur secours je fus forcé d'y renoncer. Il me vint aussitôt dans l'esprit une ruse que j'employai, et qui assura mon sort. Je simulai un anéantissement total, après avoir armé le seul pistolet qui me restoit, et avoir mis mon poignard à la portée de ma main, et j'attendis avec calme l'événement.

« J'avois à peine pris ces mesures que ces deux hommes avides, qui furetoient dans chaque buisson, me découvrirent. Ils volèrent à moi avec une joie inconcevable, et sans prendre de ménagement. Ayant entrouvert un peu les yeux, je vis qu'ils n'avoient que leurs sabres, ce qui redoubla mon espoir de me sauver.

Voici les moyens sur lesquels il reposoit, que je mis en œuvre, et ce qui se passa de la part des deux soldats, que je vis plus dévoués au crime en ce moment qu'aucun de mes brigands.

« S'étant approchés entièrement de moi, ils se dirent que je n'avois pu aller loin ; que mon dernier mouvement avoit été celui du flambeau qui s'éteint : ils ajoutèrent que leur fortune étoit faite, s'en félicitèrent, et parlèrent de la gloire qui, en outre, alloit rejaillir sur eux, d'avoir vaincu (leur intention étoit de supposer l'avoir fait) l'homme le plus terrible de l'Europe, selon eux. Ensuite ils raillèrent et invectivèrent ce qu'ils regardoient comme mon cadavre : enfin l'un d'eux s'avança pour me couper la tête.

« J'attendis qu'il s'approchât tout-

à-fait de moi, et je lui plongeai mon poignard dans le cœur. Je tournai aussitôt mon pistolet vers son compagnon, et je ne tirai point par prudence, de peur de le manquer et d'attirer d'autres soldats vers le lieu où j'étois. Je lui ordonnai seulement de me jetter son sabre et de ne pas s'éloigner d'un pas. Le ton ferme avec lequel je prononçai ces mots, la vue de mon pistolet, enfin mon aspect et celui de son camarade mort à mes pieds, le remplirent de terreur, et il me le remit. Alors, réunissant mes forces, je me levai, et l'attachai avec mon écharpe à un arbre, en lui tenant toujours mon pistolet sur le sein, excepté dans le moment où je le liai, et où je mis mon arme dans ma poitrine. J'avois pensé qu'un seul mouvement suffiroit pour m'en saisir et me défaire

de mon ennemi. Cette précaution étoit inutile; il avoit alors moins de force que moi. La terreur anéantit l'homme plus qu'aucune blessure; je m'en suis convaincu souvent. Je lui mis mon mouchoir sur la bouche, et je m'éloignai lentement, en m'enfonçant dans la forêt, étant au comble de la joie d'avoir puni ces scélérats, et satisfait de ma victoire plus que de toutes celles que j'avois remportées. Je la regardois comme plus grande, puisque j'avois eu besoin de plus de présence d'esprit, de force d'ame et de résignation que dans les combats.

« Après diverses pauses, qui me retinrent dans ce bois jusqu'au déclin du jour, je gagnai une vallée voisine d'une position où je comptois que quelques-uns des miens se seroient retirés, à cause de la force

du site, et je m'y traînois avec peine, lorsque je reconnus quatre de mes gens dans l'éloignement. Je leur donnai un signal avec mon pistolet que j'avois rechargé, et en faisant flotter mon mouchoir dans un sens qu'ils savoient m'être propre. Bientôt ils furent à mes côtés.

« Leur étonnement égala leur joie lorsqu'ils m'apperçurent. Ils étoient occupés à me donner leurs soins, et s'apprêtoient à faire un brancard pour me porter, lorsque nous fûmes assaillis par un piquet de soldats de vingt hommes, qui fondit sur nous à l'improviste, étant embusqué derrière un rocher. Les voleurs voulurent faire résistance; mais je leur dis que ce seroit en vain, ne pouvant moi-même leur donner l'exemple, et je les engageai à fuir; ce qu'ils ne firent que lorsqu'ils se

virent presqu'enveloppés, et lorsque deux d'entre eux eurent été mis hors de combat par une décharge qu'on fit sur nous.

« Je fus fait prisonnier, et les deux voleurs purent se sauver. Je vis alors que je n'avois échappé à un péril que pour tomber dans un plus grand; la mort n'étoit rien; mais je jugeai que j'allois savourer la coupe de l'ignominie, ayant été reconnu pour Lérixa.

« On ne peut se peindre les ménagemens qu'on prit pour s'assurer de moi, et la joie que montra le détachement qui m'avoit pris... On délibéra en ma présence sur ce qu'on devoit faire. Les uns vouloient me massacrer et emporter ma tête; mais le chef observa que cette mort seroit trop douce, et voulut me réserver pour le gibet. Il dit qu'il

falloit un grand exemple. On applaudit : l'on décida enfin qu'il falloit prendre le plus grand soin de ma vie, afin de me conserver pour le tragique spectacle où ils croyoient que je figurerois.

« Cette décision ranima mon ame accablée par l'idée affreuse de voir porter ma tête à Naples, et j'espérai, en employant tous les moyens de mon esprit, pouvoir me soustraire encore à mes bourreaux.

« Le chirurgien, qui étoit à la suite du détachement, pansa mes blessures ; et au lieu de me nourrir avec des alimens grossiers, on me partagea ceux destinés pour le capitaine. C'étoit par un rafinement de barbarie que ces hommes se conduisirent ainsi : elle porte souvent les tyrans à employer tous les moyens de la bienfaisance envers celui qu'ils

destinent à mille morts : on doit éviter qu'il ne succombe pour mieux perpétuer les effets de la vengeance.

« Le détachement campa dans la vallée où nous étions, et je vis qu'il attendoit des ordres du général relativement à moi. Il ne les eut que le lendemain. Pendant cette nuit je pris du repos dont j'avois tant de besoin, et je m'endormis avec une confiance qui sembloit tenir à la prédestination d'un sort différent de celui qu'on me réservoit. Je laissai au lendemain à réfléchir sur ce que je pourrois faire pour ma délivrance.

« Ce jour-là, le détachement reçut l'ordre de partir pour Naples, où il devoit me conduire. Le commandant porta la barbarie au point de me le communiquer, et il ajouta des railleries amères sur mon sort

futur. Courroucé contre le barbare, je lui répondis ironiquement, et en montrant la confiance la plus hardie. Je m'apperçus que mon aspect lui en imposoit, et sembloit maîtriser sa confiance.

« Ce que je voyois fut un point de lumière pour moi, et devint le mobile d'une ressource que j'employai trois jours après, et à laquelle je dois mon salut.

« On ne partit que le surlendemain : on craignoit sans doute quelqu'attaque des miens sur la route. Enfin l'on me mit enchaîné sur un cheval. Je fus placé au centre de l'escorte, qui étoit de trente hommes, ayant été renforcée par dix nouveaux soldats venant du quartier-général, et l'on prit des précautions qui annonçoient combien, tout désarmé que j'étois, j'inspirois encore la terreur.

« Nous voyageâmes toute la journée sans aucune rencontre, et j'en fus étonné ; je n'étois pas sans espérance de rencontrer quelque parti des miens, qui, instruits par les deux d'entr'eux qui m'avoient vu arrêter, tenteroient de m'enlever, présumant qu'on me conduiroit à Naples.... Je commençois à ne plus compter sur eux ; j'allois mettre en œuvre une ruse que j'avois méditée ; que j'avois dessein d'employer à notre entrée dans la gorge de Belmonte, et que je voulois exécuter au risque d'être immolé par l'escorte, ce que je préférois à la honte de l'échafaud, lorsque quelques coups de fusil que nous entendîmes, me mirent dans le cas de dire tout-à-coup, avec une assurance que j'avois préparée par mon audace pendant la route, que je devois montrer

d'une manière étonnante en ce moment, et qui eut le plus grand succès, en m'adressant au chef de la troupe : « Vous êtes à présent mon prisonnier : oui, vous êtes dans le piége où je voulois vous voir tomber : ma troupe vous enveloppe. Vous avez entendu le signal qu'elle me donne : je plains votre maladresse, et je vous conseille de respecter désormais Lérixa. Dans un instant vous serez à mes pieds, et je ne sais, barbares ! si je devrai employer envers vous la bienveillance. »

« Donnant aussitôt un coup de sifflet, en repliant ma langue sans avoir besoin du secours de mes mains, moyen que j'avois appris des voleurs, et que j'avois adopté pour m'en servir dans les occasions périlleuses, je fis croire par là que

je donnois un signal à mon tour. L'escorte pâlit d'effroi. Redoublant de fermeté et d'audace à cet aspect, je m'écriai en me soulevant sur mon cheval : « Soldats, il ne vous reste qu'une ressource, et je vais vous l'offrir ; dans un quart d'heure vous ne pourriez plus en jouir, et je ne pourrois peut-être vous sauver de la vengeance de ma troupe. Enchaînez votre commandant, brisez mes fers et unissez vous à moi comme des camarades..... Oui, ajoutai-je d'un ton plus ferme en apostrophant le commandant, je vous arrête en ce lieu ; vous devez me répondre de la mort des miens et expier par la vôtre vos outrages.... Je dis ces derniers mots avec tant de force et d'un ton si calme et si imposant, que la terreur de l'escorte redoubla ; je vis enfin l'ins-

tant où elle alloit s'enfuir toute entière, et m'abandonner. Mais le commandant s'y opposa, craignant sans doute un piége de ma part, ou soupçonnant la ruse: je pensai que sa conduite pouvoit être un effet de ce qu'il avoit entendu raconter de moi; car je savois que tous les stratagêmes que j'avois mis en œuvre dans les cas importans, étoient connus et avoient été publiés dans toute l'Italie.

« Il voulut faire entrevoir aux soldats que je les abusois; que ma conduite étoit un simple effet de mon audace; il attribua les coups de fusil qu'on avoit entendus, à une autre cause que celle que j'indiquois. Je lui répondis aussitôt avec véhémence et en souriant: « regarde mon front; tu dois y voir l'assurance: pour moi je vois sur le tien le signe

de l'effroi qui se voile. J'ordonnai alors de nouv au, et d'un ton terrible, aux soldats de l'enchaîner et de me délier moi-même, en leur déclarant qu'ils alloient tous payer de leur tête leur obstination, et perdre le fruit de ma bienfaisance.

« A ces mots, le plus grand nombre se précipita vers moi. Ils me délièrent en exécutant mon ordre, et ils enchaînèrent l'officier. Je dis en même tems à ceux qui s'étoient déclarés pour moi : « Vous avez assuré votre salut ; domptez ces rebelles, » en montrant ceux qui avoient refusé, et qui sembloient vouloir faire résistance. De son côté le commandant excitoit ces derniers à le défendre : je fus sur le point de lui casser la tête, car je m'étois emparé de ses pistolets et de son cheval ; mais ma politique m'en

empêcha ; je redoutai les effets de la sensibilité ; je sais quelle est son influence sur les hommes. Connoissant aussi combien la terreur est souveraine dans nombre de cas, je vis qu'il falloit l'employer. Lorsque la majorité de la troupe se fut déclarée, je lui ordonnai de nouveau de désarmer ceux que je nommai rebelles, et de les faire prisonniers, en les leur montrant avec art comme leurs propres ennemis depuis l'instant où ils avoient enchaîné leur chef..

« Cela fut fait, non sans opposition: plusieurs soldats furent blessés, et le capitaine en fut victime, quoique je ne l'eusse point ordonné ; un des révoltés lui plongea son sabre dans les flancs avant que j'eusse pu l'en empêcher. Dès-lors je me crus assuré de ceux qui s'étoient déclarés

pour moi; ils s'étoient proscrits eux-mêmes, il ne leur restoit plus qu'à s'attacher à mon sort.

« Cet événement t'étonne : mais envisage, Ramire, qu'il fut l'effet de l'audace. Sache qu'elle triomphe presque toujours. J'étois prisonnier tout-à-l'heure, conduit au supplice, et me voilà l'arbitre du sort de ces mêmes soldats qui m'entraînoient vers la mort. C'est encore un de ces accidens qui ne sont pas ordinaires; mais dont on a vu nombre d'exemples: ceci peut te montrer combien un homme intrépide a de droits.

« Je pris le chemin d'un vieux château abandonné, que je connoissois à deux lieues de là, où je croyois trouver un azile sûr, et où je voulois me cacher jusqu'à ce que j'eusse fait reconnoître la position de ma troupe par un des soldats que je voulois

envoyer en espion, afin de me rapprocher d'elle.

« Je connoissois les souterreins qui se trouvoient dans ce château, y ayant habité quelque tems avec mes voleurs; j'étois persuadé qu'on ne pourroit m'y surprendre, à cause des trappes secrettes dont j'avois observé les issues dans les cavernes environnantes, quand même on viendroit l'habiter; et je vis qu'à leur faveur je pourrois m'y soustraire aux soldats qui étoient avec moi, si la nécessité m'y contraignoit.... Un autre motif qui me portoit à m'en rapprocher, c'est que j'avois enterré de l'argent dans un de ces mêmes souterreins, et je voulois le reprendre, en ayant besoin en ce moment; celui que j'avois sur moi lors de mon arrestation, et que j'avois enlevé au

commandant qui l'avoit séquestré, ne pouvant suffire à vingt hommes que j'avois avec moi, outre les prisonniers.

« Pendant la route, j'encourageai mes compagnons par des promesses, et je cherchai à les abuser sur ma ruse ; ce que je faisois par un excès de prudence, en leur annonçant que je les conduisois au quartier-général de ma troupe, situé dans le château que je leur montrai.

« Je n'eus pas beaucoup de peine à persuader ceux-ci, auxquels j'en avois imposé d'une manière qu'on ne peut exprimer. Je m'occupai en même tems, pour mieux m'assurer d'eux et les préparer à la résistance dans le cas où nous serions rencontrés par des détachemens ennemis, à mettre sous leurs yeux le tableau de leur état. Employant tous

les sophismes que mon esprit pouvoit embrasser, je leur fis entrevoir qu'ils n'avoient qu'à perdre dans la carrière qu'ils suivoient ; qu'ils ne couroient pas moins de risque que les voleurs, puisque la mort planoit tous les jours sur leurs têtes ; je leur montrai que ces derniers avoient mieux qu'eux, les moyens de s'enrichir, et qu'ils possédoient le fruit certain de leurs victoires ..

« Tu improuves cette nouvelle conduite, vertueux Ramire, dit Lérixa, en interrompant son récit ! Mais songe que cette maxime, que je regarde comme odieuse, devoit être le sceau de mon salut. Je la débitois avec effort ; mais la nécessité me l'ordonnoit encore.

« Arrivé près du château, je m'avançai seul comme pour me faire reconnoître de ma troupe. J'étois disposé à dire aux soldats qu'il

avoit été évacué, et que sans doute le camp avoit changé de position; mais je devois pour cela simuler une reconnoissance.

« Quel fut mon étonnement, lorsque, m'approchant de la grille, j'entendis un coup de sifflet, et me vis investi par huit voleurs que je ne reconnus point pour appartenir à mon corps! Ils me demandèrent ce que je cherchois dans ce château, et s'apprêtèrent à m'enchaîner.

« Ce que je cherche, leur répondis-je, ma troupe, celle de Lérixa; je suis ce capitaine renommé, qui vient d'échapper à ses ennemis. — Lérixa! s'écrièrent-ils unanimement et avec un enthousiasme inexprimable: aussitôt ils se précipitèrent à mes pieds, en témoignant leurs regrets de m'avoir méconnu et outragé. Ils me firent entrer dans le château, et je fus conduit vers le

capitaine, qui montra une surprise égale à sa joie. Cette surprise fut portée à l'excès, ainsi que son admiration, lorsque je lui dis que j'amenois mon escorte entière prisonnière, lui ayant appris en deux mots comment j'avois été pris.

« Je sus de lui, qu'il étoit à la tête de soixante hommes; qu'il avoit eu dessein de se réunir à moi, et qu'il n'étoit dans le château que depuis trois jours, s'y étant refugié lorsqu'il avoit eu connoissance de l'entrée du corps de troupes dans ces contrées. Il ajouta qu'il avoit déja soutenu deux chocs contre deux détachemens, qu'il avoit surpris et enlevés.

« Je l'engageai alors à me suivre vers les soldats de ma suite; et nous nous avançâmes vers eux avec un piquet de vingt hommes. Je les fis entrer dans le château, ainsi que

les prisonniers qu'on enferma dans les souterreins, et je m'entretins de nouveau avec le capitaine, pendant qu'il faisoit préparer un festin qu'il vouloit donner aux siens en ma faveur.

« Je ne reçus de lui aucun renseignement certain sur ma troupe: il me dit seulement qu'il avoit été instruit par un des prisonniers qu'il avoit fait massacrer, qu'après notre défaite elle s'étoit retirée en bon ordre sur la position inaccessible de Saint-George, où elle n'avoit pu être forcée.

« Je quittai l'entretien sur ma troupe, pour manifester au capitaine le sentiment de répugnance qui m'avoit saisi lorsque je lui avois entendu dire qu'il avoit massacré ses prisonniers, et je lui demandai ce qui avoit pu l'y porter.

« C'est mon usage, me répondit-il, et je crois que la sûreté de ma troupe l'exige. Je vois, d'ailleurs, en eux des ennemis toujours prêts à nous détruire; je les regarde comme des lions sur qui je dois faire main-basse, comme ils le feroient sur moi et sur les miens. Ce soir même, je m'apprêtois à en faire immoler dix qui ont été conduits dans le château deux heures avant votre arrivée, et je n'ai fait suspendre que pour vous faire jouir vous-même du spectacle de la vengeance; j'ai cru que ce seroit le meilleur plat que je pourrois vous offrir que la tête de dix ennemis.

« La barbarie de cet homme, et cet atroce discours, souleva l'indignation en mon ame, et je fus prêt à la dévoiler entièrement, tant j'étois outré; mais ma politique me

dit que j'étois en quelque sorte au pouvoir de celui-ci, et je ne voulus point blesser entièrement son cœur par l'arme de l'amour-propre, ce qui auroit pu nous rendre ennemis au même instant, et me préparer de nouvelles catastrophes.

« Je concentrai donc l'horreur qu'il m'inspiroit, et je modérai mon ton à son égard ; cependant je lui fis entrevoir que ses principes étoient barbares. Me mettant alors en parallèle avec lui, je lui dis que j'avois suivi un plan plus digne de l'homme et moins dégradant. Je finis par lui faire avouer qu'il avoit tout méconnu, tout outragé ; et je ne pus m'empêcher d'ajouter qu'une telle conduite m'auroit empêché de l'agréger à ma troupe.

« Il parut revenir sur lui-même : il me remercia de mes avis, et

j'obtins de lui que les dix prisonniers seroient épargnés.

« Lui ayant ensuite parlé de notre situation mutuelle, et du danger qu'il y avoit à rester plus longtems en ce lieu avec de si foibles forces, il me proposa de me suivre avec ses soixante hommes vers ma troupe, et me demanda, en quittant son titre de capitaine, de le recevoir au nombre de mes lieutenans... Je le lui promis. Il fut enfin décidé par nous, que des éclaireurs seroient envoyés sur la route, ainsi que deux espions sûrs, pour s'informer de la position des miens.

» Ceci fut exécuté le lendemain, après que j'eus été reconnu pour capitaine-général par les voleurs, et j'employai à rétablir ma santé les trois jours que les gens envoyés aux découvertes restèrent éloignés du

château. Enfin j'appris que ma troupe étoit à vingt milles du lieu où je me trouvois, et que les régimens, harassés par des marches forcées, dans des chemins impraticables pour d'autres que pour des voleurs, épuisés par les pertes considérables qu'ils avoient faites, avoient renoncé à de nouvelles attaques, et faisoient route vers Naples et la Toscane.

« Cette nouvelle remplit de joie les voleurs auxquels je venois de m'associer, et me rassura moi-même. Je me mis enfin en route, après avoir incorporé dans ma compagnie les vingt soldats qui s'étoient attachés à moi. On enchaîna les prisonniers, et nous partîmes lorsque j'eus pris l'argent que j'avois déposé en ce lieu.

« Je te rejoignis ainsi que les miens cinq jours après. Malgré les

avis relatifs à la retraite des troupes, la prudence me porta à prendre des chemins impratiqués. Tu fus témoin de l'allégresse que firent éclater mes anciens compagnons en me revoyant, moi qu'ils croyoient, ainsi que toi, traduit à Naples, et dont ils déploroient la perte. Tu vis l'admiration qu'ils montrèrent lorsqu'ils apprirent comment je m'étois sauvé, et comment je m'étois associé mes propres ennemis.....

« Je dois te le dire encore, Ramire, je fus touché de l'intérêt qu'ils prenoient à ma conservation ; et la conduite qu'ils tinrent en cette circonstance, forma un nœud qui m'attache à eux, et peut-être le seul qui me retienne aujourd'hui dans mon camp.

« Ta réflexion a été juste lorsque tu as pensé que le choix de l'état

que j'ai embrassé n'est pas émané de ma volonté; je venois de remplir, comme je l'ai dit, un des plus augustes devoirs de la nature ; je marchois sur les pas de l'honneur et de la vertu quand je fus enlevé par les voleurs, et j'écoutai sa voix dans le premier instant où je pris les armes pour eux. Je n'aurois point dû céder à leur vœu ; je n'aurois point dû me laisser entraîner par aucune considération, ni renoncer à tout espoir de salut dans la société après la conduite de l'officier napolitain, puisque la mienne ayant été l'effet de la violence, mon retour me lavoit pleinement aux yeux de tous ; mais je n'envisageai pas alors avec l'œil de la raison ma situation ; je devins criminel : je me couvris d'infamie par la crainte de l'infamie même. Depuis j'ai vu ma conduite

sous un jour différent : mais le crime étoit consommé ; il n'étoit plus tems de sortir de l'abyme lorsque j'étois au fond. En outre, je ne le pouvois pas seul alors ; j'avois besoin de la main de l'amitié et de l'amour pour m'en retirer.

« Tu ne t'es pas trompé non plus, cher Ramire, lorsque tu as jugé que je n'étois pas heureux : mes nuits ont été souvent employées à déplorer mon sort. Le tableau de ma conduite m'a frappé même dans mon sommeil, et j'ai inondé cent fois de mes larmes, le roc sur lequel je reposois. Je me rappelois la gloire de mes ancêtres qui surent s'immoler à l'honneur, et le désespoir entroit dans mon ame. Je tends donc par un penchant naturel à obéir au vœu de la nature et de l'honneur, et à couronner ta noble

amitié. Souvent j'ai été sur le point d'abandonner ma troupe en fuyant loin d'elle ; mais le lien qui me retient encore m'a arrêté : la reconnoissance m'a attaché à ces hommes qui m'ont donné une confiance sans bornes, et dont le dévouement et les soins pour moi ont été inconcevables. En outre, j'ai fait le serment de les suivre jusqu'à la mort, et je me regarderois comme un lâche si j'oubliois ma promesse, et si je les quittois sans en être relevé par les voleurs.... Oui, Ramire, l'honneur même m'attache à des brigands... Tu m'opposeras que c'est le faux honneur : mais ne m'as-tu pas appris que l'homme doit périr plutôt que de violer sa foi envers qui que ce soit. Cette maxime, qui s'est gravée dans mon cœur en caractères ineffaçables, et qui auroit dû sans

doute avoir des objets plus nobles, est une des causes principales de mon obstination à rester parmi eux. La vertu même lorsqu'on n'est pas maître de ses penchans et qu'on ne sait point l'appliquer, est quelquefois la source des crimes.

« Je découvre ton impatience de révoquer ces argumens : je me suis fait toutes les objections que tu pourrois me faire en ce moment; ainsi elles seroient inutiles. Tu dois voir en général ma conduite dernière comme un effet des préjugés sur les ames, qui ont une puissance plus souveraine que les sentimens... Tu le sais enfin, Ramire, lorsque l'homme a fait un faux-pas hors de la carrière de la vertu, il ne peut y rentrer qu'après nombre de chocs : je me trouve dans ce cas. Je me vois dans un précipice dont

la pente est escarpée et glissante, et nombre de liens me retiennent à l'instant où je veux m'élancer hors de son sein.. . Mon cœur s'est livré un combat continuel depuis trois ans, où l'honneur, les préjugés et les préventions ont été aux prises, et j'ai reconquis une partie de moi-même.

« Apprends quels ont été mes desseins depuis un an. J'ai voulu m'acquitter envers la société et envers les voleurs mêmes ; j'ai voulu les engager par tous les moyens à renoncer au brigandage, et du produit de nos attentats communs je projettai de racheter leur vertu et la mienne, en les engageant à me suivre dans une terre étrangère, où nous emporterions nos trésors.

« Je voulois établir avec eux une peuplade paisible, et purement agri-

cole, sentant que je m'étois fermé toute issue du côté de la société.

« Tels étoient naguère ma situation et mon projet, que j'espérois bientôt effectuer, et tels étoient mes sentimens : mais le sort semble croiser toutes mes vues, et vouloir perpétuer mes maux. Au moment où l'honneur triomphoit en moi, et m'appeloit dans des climats lointains, l'amour, en asservissant mon cœur, est venu m'enchaîner à mon pays, au lieu même où nous nous trouvons; et j'ai dû renoncer à mon projet qui auroit expié en partie mes torts envers la vertu.

« Reçois, Ramire, ma confidence nouvelle, et connois un secret que je t'aurois caché si j'avois pensé que tu me mésestimasses au point de croire impossible mon retour vers l'honneur... Tu viens de me donner

l'assurance du contraire : lis donc entièrement au fond de mon cœur ; et juge si la fatale étoile, que je cherche à fuir, ne s'attache point à me fixer à jamais sur l'écueil de l'infortune. Considère enfin, en apprenant le reste de mon histoire, combien ma situation est embarrassante et cruelle.

« J'étois en ces lieux quatre mois avant ton arrestation par les voleurs : j'y avois passé une partie de la journée livré à des réflexions sur mon sort et sur mes desseins d'émigration ; je retournois enfin vers les miens, lorsqu'à la distance d'une lieue de cette habitation, j'atteignis deux voyageurs à cheval, enlevant une femme qui à mon aspect poussa des cris perçans, et me demanda mon secours. Sans ses cris je les aurois laissé passer impunément,

quoique je fusse sûr de les vaincre. Mon premier sentiment fut de protéger cette femme, car j'avois conservé la maxime d'épargner le foible, comme je te l'ai dit, et de le défendre même. Je le vis en ce moment dans celle qui m'imploroit, et je me disposai à l'arracher des mains de ses ravisseurs, qui redoublèrent leur course dès l'instant qu'ils apperçurent que je les avois découverts, et que je volois sur leurs pas. Ils étoient bien montés, et dans cet espoir ils croyoient m'échapper. Mais j'avois moi-même un cheval hongre, qui par sa vîtesse extrême m'assuroit d'eux.

« Je les eus bientôt atteints, et je n'hésitai point à les attaquer, quoiqu'ils fussent armés. Le combat s'engagea : je vis bientôt que j'avois affaire à deux lâches ; leur fuite

me l'avoit déja prouvé. En ayant tué un, l'autre tomba à mes pieds, et me livra la femme qui me frappa par l'éclat de sa beauté, que je ne vis pas alors avec les yeux de l'amour, et que je jugeai avoir peu de pareilles.

« Je fis grace au misérable qui attendoit la mort à mes pieds, et je me considérai comme ayant recueilli un fruit précieux de ma victoire.

« Je crus que j'allois m'approprier cette jeune personne, que je jugeai avoir tout au plus vingt ans, et je pensai qu'avec des procédés honnêtes je pourrois l'engager à me suivre; je comptois sur mes agrémens physiques, pour la décider, ne voulant point devenir un second ravisseur.

« Je rassurai donc Albina, (c'est le nom de cette femme étonnante

que j'idolâtre depuis, et qui, je le sens, maîtrise mon ame et réglera ma destinée.) Je tâchai de la résoudre à s'attacher à moi, en employant tous les argumens propres à déterminer un être de son âge. Je lui fis valoir l'appât des plaisirs; je mis devant elle celui de la fortune; je lui parlai de ma constance naturelle; en même tems je lui demandai l'histoire de son enlèvement, et à qui elle appartenoit.

« Jusqu'à ce moment, je n'avois eu occasion que d'admirer la beauté d'Albina : j'avois eu d'abord l'injustice de l'assimiler à ces jeunes filles qui par leurs imprudences attirent souvent leur triste sort ; et je crus que quelque antipathie particulière, ou un caprice familier à celles de son sexe, la portoit à résister aux ravisseurs : mais que

mon étonnement fut grand, lorsque je la vis prendre un aspect de noblesse et de dignité qui m'étoient presqu'inconnus, et que je n'aurois pu trouver que dans ma Célina, dont ce rapprochement me retraça douloureusement l'idée; et lorsqu'elle me dit que la nature et l'honneur lui imposant des devoirs sacrés et immuables, elle ne les violeroit jamais, et que la mort seroit sa ressource si elle ne pouvoit s'affranchir du joug qui la retiendroit. « Je suis sensible, me dit-elle, à votre procédé généreux, et ma reconnoissance pour vous sera éternelle: cependant, si vos traits ne démentent pas votre ame, si vous êtes touché des peines d'une infortunée comme vous paroissez l'être; si, surtout, vous suivez les lois de l'honneur, vous consommerez votre ouvrage.

Au lieu d'employer de vains moyens pour me séduire, vous me ramènerez dans les bras d'un père digne de l'estime de tous les hommes, et dont vous creuseriez la tombe en m'entraînant loin de lui. Déja peut-être le désespoir s'est emparé de son ame; j'en connois la tendresse et l'extrême sensibilité».. . Elle sanglotta vivement à ces mots, et s'arrêta pour donner cours à ses pleurs. Elle se jetta ensuite à mes pieds qu'elle embrassa; et ajouta, en s'écriant : « ayez pitié de mon triste sort, si vous avez jamais connu le sentiment filial; sinon, plongez votre épée dans mon sein.. rendez-moi à mon père ou donnez-moi la mort. »

« Ramire, j'ai pu te rendre ce discours, qui me frappa tellement que toutes les paroles en sont restées

gravées dans mon esprit d'une manière ineffaçable.

« Sa situation, sa fermeté, et tous les sentimens qu'elle manifestoit émurent mon ame, et je ne pus m'empêcher de verser quelques larmes d'attendrissement en voyant les siennes couler abondamment sur ses joues. Je ne cessois d'admirer sa vertu et sa fermeté; et je découvrois en elle les signes d'une éducation soignée, qui d'ailleurs se manifestoit dans tous ses mouvemens pleins de graces et de noblesse. Alors, je sentis mêler à mon admiration un sentiment propre à moi-même ; ses larmes avoient percé jusqu'à mon cœur ; je m'apperçus que je l'aimois déja. Quoique livrée à l'avilissement, mon ame s'exalta pour la vertu; et je fis cette épreuve avec joie : elle me prouva, d'une

manière non équivoque, que je n'étois pas entièrement la proie du crime.

« Je balançai à me rendre à son vœu. L'amour qui venoit de se déclarer en moi, me faisoit envisager que j'allois me rendre malheureux en lui rendant sa liberté.. . . Cependant je me déterminai à la satisfaire, en obéissant à la voix de l'honneur et de l'humanité, qui parlèrent plus fortement que lui en mon ame.

» Plein de ma généreuse résolution, je la relevai et lui témoignai que je mériterois son estime..... Elle montra à ces mots la plus vive allégresse : elle me bénit, remercia le ciel. Son exaltation excita la mienne; je m'applaudis de ma générosité, et mon cœur fut rempli d'un délire ravissant, qui étoit l'effet

du noble sentiment que je venois de faire triompher. Cet instant fut peut-être un des plus doux de ma vie.

« Lui demandant alors en quel lieu habitoit son père, elle me l'indiqua. Je fus dans un étonnement inconcevable, lorsque j'appris qu'il existoit avec elle et un vieux domestique, au sein de l'Appennin, dans ces lieux qui semblent ne devoir être fréquentés que par les animaux et les brigands; je le fus encore plus, lorsqu'Albina me dit qu'elle avoit été élevée en ce même endroit, et qu'elle ignoroit sa naissance.

« Je pensai aussitôt que son père étoit une victime de la perfidie des hommes, et je sentis une double satisfaction naître de l'action que j'allois faire. Je compâtis d'avance aux malheurs que mon cœur supposoit avoir été éprouvés par le

vieillard. Je me hâtai de prendre le chemin de sa demeure, faisant monter Albina derrière moi, et nous volâmes vers lui.

« Nous arrivâmes sur cette colline, et devant l'habitation que tu apperçois qui leur sert de retraite, Albina m'en ayant indiqué la position; nous y trouvâmes le vieillard livré au plus profond désespoir. Je lui remis sa fille, qui manifesta, lorsqu'elle fut dans ses bras, une joie telle que je crus que je ne l'avois sauvée que pour la voir périr. De son côté, le vieillard montra une tendresse que peu de pères connurent sans doute, et dont tout offroit en lui les caractères.

« Il s'arracha des bras de sa fille pour se jetter dans les miens, où il répandit les larmes que la noble reconnoissance dépose dans les cœurs.

Alors il me répéta ce que m'avoit dit Albina, qu'il me devoit sa propre vie; qu'il n'auroit point survécu à sa perte, et sur-tout, à l'idée terrible pour lui de la voir déshonorée.

« Son ton, ses sentimens, et son air noble, me firent voir clairement qu'il étoit né dans une condition élevée, ce que l'aspect d'Albina, ainsi que mon entretien avec elle, m'avoit déja fait penser. Je jugeai de nouveau qu'il avoit été en butte à l'oppression des tyrans de la société; un motif semblable pouvoit seul l'avoir réduit à la nécessité de s'ensevelir dans cette solitude. Tout me prouvoit qu'il étoit fait pour briller dans le monde; et je m'estimai heureux d'avoir été utile à un homme aussi respectable.

« Après les premiers épanchemens,

et après avoir tonné contre les violateurs de l'hospitalité qu'il présenta sous l'aspect le plus auguste, il me demanda à qui il devoit le salut de sa fille. Cette question m'embarrassa: je lui répondis que j'avois des raisons pour ne point me nommer ; et je vis qu'il interprétoit ma conduite en faveur de ma générosité, me jugeant sans doute d'après son ame. Tu ne peux t'imaginer combien j'eus honte alors de mon état : je pensai avec quelle joie je me serois fait connoître au vieillard, et avec quel empressement j'aurois brigué son estime si j'eusse été dans une autre situation. En ce moment où je venois d'envisager à loisir tous les charmes d'Albina, où j'avois découvert dans tout leur éclat la noble candeur et l'innocence qui brilloient sur son front, unis à la noblesse de son

ame et aux vertus les plus brillantes, je sentois que mon sort dépendoit d'elle, et que l'amour, remplaçant tout autre sentiment en moi, m'attachoit pour toujours à cette femme.

« Tu t'étonnes, Ramire, qu'ayant méconnu l'honneur et la vertu au point de devenir chef de brigands, j'aie pu leur offrir un tribut d'hommages : cependant je le fis. Songe que la fougue des passions et le pouvoir suprême de l'orgueil gouvernent l'homme lorsqu'il outrage la vertu; mais il est toujours prêt à l'admirer dans quelqu'état d'avilissement que soit tombée son ame; et crois que le plus grand scélérat de la terre, ceux qui sont même sous le dais, regrettent souvent de ne pouvoir se réduire à la médiocrité de l'homme vertueux; tandis qu'ils méprisent ceux qui préparent

et partagent leurs forfaits. C'est une maxime que j'ai eu occasion d'apprécier. Vois dans ma conduite avec Albina la preuve de ce que je dis. J'aurois pu l'enlever, la soumettre à ma volonté, et cette idée ne frappa point mon esprit. Le despote Lérixa sembla n'avoir aucune force ni aucun pouvoir lorsqu'il fut question d'immoler l'innocence.

« Les découvertes que l'œil perçant de l'amour me fit faire dans son cœur, et celles de ma pénétration naturelle qui me dévoilèrent en partie le sort et les sentimens du vieillard, accrurent l'enthousiasme de l'amour, et je ne pus m'arracher de cette retraite.

« J'y passai deux mois, ayant prétexté avoir à réfléchir sur la conduite que je devois tenir à l'égard de mon père, dont j'indiquai en

deux mots, aux deux solitaires, le ressentiment à mon égard, après avoir dit au vieillard que je revenois de Turquie, et lui avoir fait voir les marques de mes blessures. Pendant ce tems je fis tout pour m'emparer de son esprit : je lui peignis mon dévouement filial, et j'employai la voix et le masque de la vertu pour me montrer, à ses yeux, digne de son estime.

« Mon abord, mon costume, rien enfin n'avoit pu le prévenir contre moi, ni lui donner aucun indice désavantageux. J'avois conservé au milieu des brigands, le ton de douceur et d'honnêteté que tu m'as connu. J'avois, comme aujourd'hui, le costume militaire hongrois que j'ai adopté, et qui ne pouvoit choquer la vue ni me déceler.

« Je m'occupai donc à intéresser

le vieillard, et à inspirer à Albina les sentimens que je ressentois : cependant je ne lui déclarai point mon amour. La connoissance que j'avois de sa vertu m'arrêta, et je craignis de détruire en un instant toutes mes espérances, avant de m'être assuré de sa tendresse par d'autres moyens.

« Enfin, prévoyant qu'un plus long séjour rendroit mes motifs invraisemblables, je me décidai à quitter ces êtres dont j'idolâtrois l'un et vénérois l'autre; et il fallut pour que je le fisse que la sûreté de mon amour m'y contraignit. Je leur annonçai enfin que je me rendois à Naples.

« Le vieillard parut satisfait de ma résolution envers mon père, dont je lui dis vouloir racheter la tendresse à tout prix, et me donna

les conseils les plus nobles et les plus salutaires. Pour Albina, elle versa des larmes lorsqu'elle apprit notre séparation. Elle craignoit sans doute de me perdre pour toujours, et parut ne point croire à la promesse que je lui fis de les revoir dès que je me serois assuré des sentimens de mon père. Le vieillard me témoigna de nouveau une reconnoissance infinie pour le service que je lui avois rendu, et me montra le desir d'être instruit de mon sort. Je lui répétai la promesse que j'avois faite à sa fille.

« Je m'éloignai donc de leur retraite, ou plutôt je m'en arrachai. Mais ce fut dans l'intention d'y revenir bientôt ; et je formai la résolution de quitter le brigandage, pour vivre avec Albina sitôt que j'aurais assuré le sort de ma troupe.

ou que je lui aurois fait accepter un autre chef. Dès lors je ne pensai plus à l'émigration commune, voyant que je ne pourrois jamais associer le vieillard et sa fille à mes brigands, fussent-ils même convertis.

« Je revins dans le camp occupé de mon dessein, et résolu d'engager la troupe à prendre un autre commandant; car, fidèle à la loi dont je t'ai déja parlé, qui rendoit mon serment inviolable à mes yeux, je voulois qu'elle me dégageât elle-même.. Vois encore ici quelle est la force d'un préjugé, et d'un principe profondément enraciné dans une ame : l'amour ne peut me forcer à le sacrifier entièrement; juge si ma volonté seule auroit pu opérer ce triomphe.... D'autres sentimens sembloient devoir m'arrêter; j'avois à craindre de me voir exposé à des

dangers de la part des voleurs, qui pouvoient me punir d'oser leur faire une proposition contraire à mes promesses et à leurs intérêts ; aucun de ces individus, quoiqu'en général ils soient tous braves, n'étant dans le cas de me remplacer. L'art des combats, tu le sais, tient non-seulement à des facultés naturelles, mais à la prévoyance, aux lumières acquises ; et ces derniers moyens ne sont pas familiers à ceux de cet état.

« J'envisageai le péril que je pouvois faire naître en dévoilant mon secret ; mais je portois un cœur trop ferme, trop audacieux et trop rempli de mon amour, pour ne point le dédaigner. J'étois décidé à tout employer pour forcer la troupe à recevoir ma démission du commandement.

« Mon arrivée dans le camp y reporta la joie et l'énergie ; tout y étoit consterné et presque sans courage depuis ma disparution... Je t'avouerai que je fus flatté de l'accueil que je reçus. L'influence que j'exercois sur ces hommes, qui se manifesta alors d'une manière si éclatante de leur part, me séduisit de nouveau, et suspendit un instant l'exécution du dessein que j'avois formé. La générosité même entra dans mes motifs : je crus qu'il y auroit de l'inhumanité à quitter mes compagnons sans avoir entièrement relevé leur courage.

« Je cachai donc mon secret jusqu'à ce jour... En t'attirant vers ce lieu, je voulois te faire connoître les êtres qui me sont chers, sans cependant te faire part entièrement de ma résolution. Je vou-

lois te sonder avant tout : je craignois ton improbation.. . Mais je viens de penser qu'en te faisant connoître mon intention de renoncer au brigandage, tu ne pourrois qu'applaudir à mes vues. »

Ramire, qui pendant ce récit avoit paru agité de divers sentimens, remercia Lérixa de sa confiance, et lui dit ensuite : « J'applaudis à la conduite généreuse que tu as tenue envers les infortunés que le hazard te fit connoître, et je te félicite de n'avoir pas employé la force pour satisfaire ta passion. Ce que je viens d'apprendre est un nouveau garant de mes espérances sur toi : mais combien je blâme ce cruel amour qui a enchaîné ton cœur, et le projet funeste qu'il t'a fait former..... Non, Arbino ne voudra point sacrifier les êtres qu'il me montre si

respectables. Ignore-t-il qu'il ne peut s'associer à aucune femme sans la livrer au déshonneur, et sans l'exposer à partager le plus horrible sort?... Quel que soit le penchant qui t'entraîne vers Albina, tu dois le vaincre, ou tu deviendrois criminel envers elle et l'auteur de ses jours. »

« J'ai entrevu comme toi, repartit Lérixa, le danger que je puis faire courir à Albina et à son père en restant en ce pays : je sais que le sort y a mis une barrière éternelle entre Albina et moi, à moins que l'audace et la fureur ne me la fassent franchir ; mais j'ai vu en même tems qu'en transportant mon amante et son père en Angleterre ou en Suisse, j'y serois avec eux à l'abri de l'atteinte des lois napolitaines, et que nous pourrions y jouir des

jours les plus fortunés, avec les trésors que je possède et qui sont enterrés non loin de ces lieux, si je parviens à décider le vieillard. Pour Albina, elle m'aime sans doute; et l'amante de sa trempe ne connoît point de sacrifices lorsqu'il s'agit de satisfaire au vœu de l'objet chéri. Si je réussis à les déterminer, je quitte les voleurs en accomplissant mon premier dessein. Nous abandonnerons aussitôt ces climats, et, entrant dans une nouvelle carrière, j'y chercherai le bonheur sur les pas de la vertu. »

Interrompant son ami qui alloit lui répondre, Lérixa ajouta : « il est tems de te montrer l'objet de mes vœux ; tu me feras part ensuite de tes réflexions. »

Après avoir prié Ramire d'user de prudence auprès du pénétrant

vieillard, devant lequel il vouloit, disoit-il, marcher lui-même à pas très-mesurés, et après lui avoir annoncé qu'ils resteroient en ces lieux jusqu'à la décision qu'il desiroit, il l'engagea à ne pas s'étonner en lui voyant employer la dissimulation dont il se servoit avec peine, mais dont la nécessité lui faisoit une loi. L'ayant prié ensuite de ne point le nommer Lérixa, il l'entraîna vers l'entrée de l'habitation. Les deux amis arrivèrent à la porte où Lérixa frappa en se nommant.

L'étonnement du vieillard et d'Albina fut au comble en entendant sa voix, et la joie anima bientôt leurs cœurs Il est si doux lorsqu'on est enfermé dans une retraite aussi sauvage, et lorsqu'on pense comme le vieillard et sa fille, de revoir un être que l'on connoit, qu'on aime

comme faisoit Albina, et à qui on doit un service signalé comme le vieillard.

Lérixa et Ramire furent introduits dans l'habitation par celui-ci, et là se passa une scène touchante entre les trois premiers personnages.

« Vous me revoyez, dit Lérixa ; mais toujours infortuné : je n'ai pu encore désarmer le courroux de mon père ; je l'ai même irrité. J'ai commis sans doute une imprudence en me montrant à ses yeux avant qu'il me l'ait permis : il a cru que je venois pour l'affronter ; sa rigueur s'est augmentée ; il m'a ordonné de fuir à l'instant, et a donné des ordres pour qu'on s'emparât de moi si je ne sortois aussitôt du territoire napolitain. »

Albina et son père, après lui avoir manifesté douloureusement

combien ils prenoient part à son triste sort, s'empressèrent de lui donner leurs soins ainsi qu'à Ramire. Pendant le rustique souper qu'ils leur offrirent, Albina montra le délire qui remplit l'amante vertueuse dans l'instant où elle retrouve inopinément l'objet de sa tendresse, et dont tous les transports, que la vertu retient dans son ame, se montrent toujours prêts à éclater. Elle jettoit des regards furtifs sur Lérixa, le considéroit, et s'applaudissoit ensuite, en portant ses yeux sur d'autres objets, d'avoir fixé la tendresse d'un homme dont les traits s'approchoient de la perfection, et dont l'assemblage étoit embelli par cet air noble et imposant qui constitue principalement la beauté.

De son côté Lérixa, moins timide, quoique très-réservé, analysoit les

charmes d'Albina. Il contemploit avec ravissement l'éclat et l'expression de ses yeux noirs, et le contraste parfait que formoit sa chevelure avec son teint, où la blancheur du lys se marioit avec l'incarnat de la rose. Il admiroit la souplesse de son corps dans ses divers mouvemens : enfin il partageoit l'extase de son amante. Ramire à son tour, ne pouvoit cesser de contempler Albina avec admiration.

A l'issue de leur colation, Lérixa s'adressant au vieillard qu'il voulut reporter vers ses propres intérêts, lui dit : « voyant l'obstination de mon père, j'ai voulu quitter l'Italie de nouveau : mais je me suis rappelé vos bontés, et j'ai pensé que les êtres généreux qui me donnèrent naguere les preuves de leur estime, ne me refuseroient point l'hospitalité, et

me permettroient d'attendre en ces lieux, où je serai à proximité de ceux qu'habite mon père, d'avoir fléchi entièrement sa rigueur. »

« L'hospitalité que nous regardons comme un des devoirs les plus sacrés de la nature, lui répondit le vieillard, vous sera offerte par nous, et jamais je ne violerai ses droits, lorsque je croirai découvrir des êtres dignes d'en jouir : je m'estimerois enfin heureux de concourir en quelque sorte à votre reconciliation avec votre père : mais envisagez-vous votre projet dans toute son étendue? D'après ce que vous venez de me dire, le comte d'Arbino n'est pas prêt à changer de sentiment. Comment pourrez-vous vous résoudre à habiter ce séjour, lorsque vous ne verrez pas un terme à vos maux? Ne seroit-il pas plus avantageux pour vous

de repasser dans l'étranger; d'y employer vos talens; car je ne puis douter que vous n'en ayez, plutôt que de languir ici dans l'oisiveté, et occupé à suivre peut-être une chimère... oui, une chimère! Je connois le cœur humain; l'inflexibilité de certains hommes, sur-tout des pères puissans, et de ceux qui, comme le vôtre, ont été assez cruels pour vouloir sacrifier leurs enfans. L'orgueil les dirige ordinairement: ce sentiment leur fait étouffer les véritables penchans de leur ame; il n'est guère que l'aspect de la mort qui puisse amener un changement dans de semblables cœurs; souvent même ils emportent leur obstination dans la tombe... Pardonnez si je combats votre espérance; mais votre intérêt me contraint à vous parler ainsi. Les motifs que vous me dites

être les vôtres sont sans doute louables ; et si je voyois que votre attente pût être couronnée je vous engagerois à ne pas vous écarter de Naples. Reconquérir l'amitié d'un père est le travail le plus utile et le plus essentiel pour l'homme : tout le reste n'est rien lorsqu'il s'agit d'obéir à ce suprême devoir... Je dois vous dire encore que, connoissant les hommes de votre âge, je me suis assuré que leur fougue est opposée au calme de la retraite. La solitude devient pour eux un poison qui les mine, et que l'ennui verse dans leurs cœurs. Je crains que vous ne puissiez y vivre longtems sans éprouver ses atteintes. La solitude est faite pour les hommes qui ont bu à la coupe des plaisirs de la société, et qui en sont rassasiés ; pour celui que l'extrême infortune en

écarte ; ou enfin pour le sage qui regarde avec mépris les biens de cette société. Vous pouvez être enclin à la sagesse, quoiqu'elle se manifeste rarement à votre âge ; ce n'est guère que lorsqu'on a franchi la carrière des passions, où vous entrez à peine, qu'on peut prétendre à ses bienfaits..... Si Albina, poursuivit-il, a pu vivre jusqu'ici sans douleur en ces lieux, c'est parce qu'elle ne peut desirer des biens dont elle n'a point l'idée : elle n'a point goûté les plaisirs enivrans du monde, et son ame n'est pas frappée par leur souvenir : enfin elle a trouvé dans ma tendresse extrême, et dans le travail auquel je l'ai habituée, le remède à l'ennui et à la douleur.

« Voilà ce que je pense sur votre situation, ce que mon expérience

m'a appris, et ce que mon estime pour vous me porte à vous dire. Réfléchissez sérieusement avant de prendre une résolution qui pourroit devenir pour vous une source de regrets. »

« Je sens, répliqua Lérixa, l'excellence de ces conseils, et la vérité de ces raisons. Cependant je suis fermement décidé à renoncer à jamais à la société. Je suis jeune; je porte des sens ardens; mais le malheur a mûri mon ame; il m'a mis en butte dès l'enfance aux plus grands chocs; il m'a exposé à tout...» Il prononça ces mots d'une voix émue, et le vieillard ne put en deviner la cause; il la prêta aux malheurs émanés de la haine de son père.... Elle étoit enfantée par l'idée de sa dégradation.

« J'ai vu la société sous son vé-

ritable aspect, reprit Lérixa, et je veux la fuir. Mon dessein, qui sans doute sera irrévocable, est de me retirer dans une retraite de la Suisse, où je puisse goûter les véritables biens que je sais exister loin d'elle, lorsque je verrai mon espérance tout-à-fait anéantie du côté de mon père... » Il cherche à préparer ainsi le vieillard aux propositions qu'il compte lui faire sur son déplacement à lui-même... « J'ai tout considéré, poursuivit-il ; j'ai étudié l'influence de mes penchans, les habitudes de mon ame, la force de mon caractère, mes goûts naturels, et j'ai vu que je pourrois trouver désormais le bonheur dans la solitude; c'est même dans son sein seul qu'aujourd'hui je le vois... Je vous avouerai que je redoute cette société même : mon expérience m'a convaincu que lors-

qu'on porte une ame ardente on doit fuir la carrière dangereuse où tout devient appât et piège pour nous. Vous le savez, les vices s'arment sans cesse contre la jeunesse : ils nous séduisent par tous les moyens, et le plus souvent ils transforment les cœurs faits pour la vertu : ils sont entraînés par eux, et finissent par se briser sur leur écueil. »

Il prononça ces derniers mots, qui étoient une application à sa situation, d'un ton encore ému, et qu'il ne pût maîtriser. Ils semblèrent offrir un point de lumière au vieillard ; mais ils ne nuisirent point à Lérixa dans son esprit. Il pensa qu'il étoit tombé dans des écarts, sans soupçonner qu'ils fussent de la nature du crime ; et il crut voir en lui le regret de s'y être livré. Le sage sait que l'ame susceptible de

remords n'est pas essentiellement dépravée, et il préfère trouver dans les hommes la marque évidente de quelques défauts, car il croit alors découvrir leur ame ; au lieu que l'impassibilité de l'audace, qui est le signe de l'hypocrisie et du crime, le porte à la méfiance et fait naître souvent en lui la mésestime avant que les actions qui peuvent l'enfanter l'aient justifiée. Convaincu qu'il n'est point d'homme parfait, il est porté à l'indulgence ; il sait qu'à l'aide de l'expérience et des conseils salutaires, un cœur sensible peut rentrer aisément dans la route de la vertu, et y marcher avec plus de sûreté qu'avant de l'avoir quittée.

« Je pourrois, direz-vous, habiter une retraite séparée avec mon ami, dit Lérixa en s'adressant encore au vieillard ? cela est vrai : mais Ramire ne peut rester constamment

auprès de moi ; il doit retourner vers mon père... » Ici Ramire envisagea Lérixa en lui témoignant par son regard son étonnement de ce qu'il disoit : mais celui-ci lui fit entrevoir d'un coup-d'œil que c'étoit nécessaire à ses desseins.... « Je resterois seul dans ma solitude, continua-t-il, et il ne seroit point sûr que je pusse y trouver le calme et qu'elle ne me devint odieuse : l'homme n'est point fait pour l'isolement absolu ; il lui faut une société. Vous savez, sans doute, que la plupart de ceux qui s'enfoncèrent seuls dans les retraites, poussés par un esprit frénétique ou par d'autres motifs, y trouvèrent souvent les plus vifs regrets, et que nombre d'entr'eux ne recueillirent pour fruit de leur éloignement du monde, que les vices qui naissent de l'oisiveté et de l'ennui.

« Vous m'avez dit que le travail avoit écarté ce dernier sentiment d'Albina : il pourroit opérer le même effet sur moi, si je restois auprès de vous. Je partagerois tous vos soins ; mais si j'étois seul, il me deviendroit insupportable, lorsque je ne trouverois point dans l'épanchement d'un cœur le délassement qu'il exige... Vous pouvez enfin devenir un père pour Arbino si vous vous prêtez à ses desirs : votre bienfaisance ne le repoussera point. En me permettant de vivre quelque tems dans votre solitude, vous me sauverez des dangers de la société, et je vous devrai peut-être mon bonheur. »

Le vieillard, qui ne voyoit point dans son dessein relatif à son père un motif assez puissant pour créer son obstination, pensa avec vérité qu'elle étoit l'effet d'un penchant

secret pour Albina : il avoit peut-être surpris quelques regards de Lérixa qui confirmoient sa pensée. Il hésita à se rendre à son vœu. Cependant il réfléchit qu'il devoit faire le bonheur d'Albina ; et il jugea qu'il seroit complet s'il parvenoit à l'unir à un homme estimable. Il envisagea combien elle seroit exposée si, la mort le frappant lui-même, il la laissoit seule dans la vie : enfin il résolut de consentir à la demande de Lérixa, tout en formant le projet d'étudier à fond l'ame du jeune homme, et de ne donner son approbation à son union avec Albina, s'il prétendoit à elle, que lorsqu'il seroit assuré qu'il en étoit entièrement digne... Il répondit à Lérixa, en voilant les sentimens qui venoient de l'occuper :

« Je me regarderois comme cri-

minel si je résistois à un vœu qui est noble, et qui semble porter le caractère de la réflexion la plus grande. Si les sentimens que vous manifestez sont toujours les vôtres vous trouverez en moi un ami invariable, et je vous devrai une partie de mon bonheur : on le trouve lorsqu'on a pu exercer dignement les devoirs de la générosité... Mais je vous dois avant tout un aveu de mes principes, et une connoissance approfondie de mon ame... Sachez qu'elle est entièrement dévouée à l'honneur, et que je porte ce sentiment à un point où peut-être aucun homme ne le porta : j'en fais mon idole, mon arbitre et mon guide. C'est lui qui m'a arraché du sein de la société, et je lui offre ici une espèce de culte. Je remplis fidellement les devoirs qu'il m'impose. Il m'or-

donne de me rendre utile à l'homme qui le nourrit en son sein ; car le véritable honneur a plus de rapports qu'on ne croit avec la bienfaisance. Que dis-je? il est le principe de toutes les vertus..... Il m'enjoint aussi d'écarter de moi tout ce qui pourroit le souiller... Ma délicatesse est donc excessive : les motifs les plus simples, et qui ne seroient rien aux yeux des trois-quarts des hommes, sont aux miens des attentats énormes, et je ne me pardonnerois point d'avoir pu fréquenter ou servir celui qui méconnoîtroit les principes qui me dirigent ; peut-être chercherois-je à laver mon tort dans mon propre sang. »

Voyant Lérixa frémir à ces mots, ou plutôt ne le croyant qu'agité, il ajouta :

« Vous paroissez étonné de ce que

je vous dis : cela peut paroître extraordinaire, ridicule même; mais tels sont mes sentimens. Je vous répète que je ne suis point un homme de la société ; que j'ai un caractère ferme et invariable, et que la vie ne seroit rien pour moi lorsque je verrois mon honneur blessé. Si des motifs dignes de mon cœur vous animent, comme je le crois, et si vous vous sentez la force de sacrifier comme moi à l'honneur, restez dans cette retraite ; vivez y comme mon fils et comme frère d'Albina ; sinon fuyez loin de moi, et ne profanez pas plus longtems le lieu que j'habite...» Il dit ensuite : « Avant de contracter avec vous cette espèce d'association, je desirerois connoître votre histoire. La prudence exige cette demande de ma part ; et la franchise doit se montrer de la vôtre pour satisfaire à mon vœu. »

Lérixa avoit été confondu par le début de ce discours, et des larmes d'admiration couloient des yeux du vertueux Ramire. Enfin Lérixa dit au vieillard, en surmontant le trouble de son ame qui lui rappeloit qu'il avoit souillé à jamais l'honneur, et qui lui faisoit entrevoir les maux qu'il pourroit attirer sur celui-ci :

« Je viens d'être étonné, il est vrai, en entendant votre discours, et en voyant en vous des sentimens si sublimes. Je dirai plus, je me suis trouvé confus en pensant que je demandois à être associé á un homme aussi respectable, et en me rappelant quelques fautes qui semblent m'en rendre indigne : mais je me sens la force de remplir désormais votre desir. Je saurai donner à l'estime et à l'honneur l'aliment que ces augustes sentimens exigent, et mériter

le titre glorieux que vous m'offrez. »

Lérixa manifesta ensuite la joie que la demande du vieillard avoit fait naître en lui. Il pensa pouvoir fixer à jamais sa confiance en mettant sous ses yeux le tableau de ses malheurs, et se rendre estimable aux yeux d'Albina. Il s'applaudit de montrer à ceux-ci dans tout leur jour les vertus de Ramire. Il conçut encore l'espérance de se voir étayé dans l'esprit du vieillard par ces mêmes vertus de son ami. Il lui dit enfin :

« Je vais vous raconter mon histoire, que vous desirez connoître. Voyez si je fus assez infortuné dans l'âge où la carrière de la vie est semée de fleurs, et où l'on a droit à la tendresse de sa famille : jugez enfin si l'injustice et l'oppression ont dû donner la trempe de l'expérience

à mon ame; et si je puis regretter la société où je n'ai trouvé que douleurs. »

Réfléchissant aussitôt qu'il devoit envelopper du voile du mystère la fin de son histoire, il commença son récit en ces mots.

Histoire des premiers tems de la vie d'Arbino, surnommé Lérixa.

« Je suis né dans la ville de Naples. Je tiens à une famille recommandable par ses services envers l'état, qui occupa longtems un des premiers rangs parmi la noblesse, et je porte le nom d'Arbino, comme seul héritier et fils unique du comte dernier descendant de cette maison.

« Je fus élevé avec le plus grand soin par mon père, et jusqu'à l'âge de 17 ans, je ne reçus de lui que

des témoignages de bonté, quoiqu'il fut naturellement sévère, je pourrois même dire dur : ses actions envers ceux qui l'entouroient en offroient la preuve, et sa conduite ultérieure avec moi m'en a donné la certitude.

« A cette époque j'attendois, et tous les amis de ma famille formoient la même espérance, que le comte obtiendroit pour moi un emploi à la cour, ou demanderoit du service dans l'armée, ce que j'ambitionnois fortement, sentant que j'étois né pour le métier des armes. Mais je me trouvai frustré dans mon desir, lorsque mon père m'annonça que j'allois entrer dans l'état ecclésiastique. Il me dit à cet égard, que son but étoit de me faire nommer cardinal, et me montra ce poste sous l'aspect le plus

pompeux et le plus séduisant. Il me parla de l'influence sacerdotale, de l'honneur qu'elle faisoit rejaillir sur les familles : il me dit que le service dans notre pays offroit une carrière bornée, et qu'il n'avoit rien qui pût fixer pleinement l'ambition d'un homme issu de lui : enfin il me manifesta sa volonté dernière, qui étoit que j'embrassasse cet état sans délai.

« Cette annonce fut un coup de foudre pour moi qui n'aimois point les prêtres, et qui semblois né pour être plutôt leur antagoniste et leur ennemi. Cette préventions'étoit formée en mon cœur dès mon enfance. Elle tenoit à mon caractère naturellement franc, et qui détestoit l'hypocrisie. Je savois que ceux qui se consacrent au sacerdoce sont forcés de couvrir sous le masque leurs sen-

timens et leurs passions, car étant hommes ils doivent avoir leurs penchans et leurs foiblesses. Ma prévention avoit pris un accroissement inconcevable dans la suite. Mon éducation, qui fut dirigée différemment de celle de tous mes pareils, par un homme ami de la vérité, et les lectures des philosophes modernes ajoutèrent à ma haine pour cet état. Cet homme, à qui mon père m'avoit confié, sans cependant apprécier lui-même ses talens ni ses vertus; mais parce qu'il lui étoit spécialement recommandé par un des courtisans les plus en faveur, et dont le comte croyoit avoir besoin dans ses desseins sur moi, c'étoit Ramire qui est devant vous, et à qui j'ai dû les principes qui auroient pu illustrer ma carrière, et me rendre l'homme le plus recommandable si

je les eusse toujours exactement suivis.....» Ces derniers mots lui échappèrent : la vérité l'emportoit en ce moment dans son ame, et il fut sur le point de se déceler.... Cependant il s'arrêta; et le vieillard regarda cet épanchement comme l'effet d'une propension réelle au bien.... Lérixa continua ainsi :

« Je résistai au vœu de mon père, et j'eus le courage de lui déclarer que jamais je ne pourrois adopter ses desseins. Son courroux égala son étonnement : il me menaça de son ressentiment si je ne lui obéissois, et m'en fit ressentir dès-lors quelques effets.

« Né avec une ame aussi fière que sensible, et sur-tout doué du caractère le plus fort, je persistai dans mes résolutions malgré les avis de Ramire, qui, d'après la connois-

sance qu'il avoit du caractère du comte, prévoyant que j'allois décider du bonheur de ma vie, m'engagea à m'immoler à la volonté paternelle. Je l'aurois fait sans doute dans tout autre cas, s'il eut été question d'un état moins odieux pour moi, et si mon père n'eut pas employé une conduite aussi despotique que celle qu'il mit en œuvre.

« Je fus alors entièrement exposé à son courroux. Après m'avoir ordonné en vain une seconde fois de lui obéir, il me fit enlever et enfermer dans un château qui étoit devenu un lieu de correction, où je fus traité avec la dernière rigueur.

« Là je déplorai le malheur d'être né d'un père barbare, et ne pliai qu'avec peine à mon sort. Je m'affranchis de tout devoir à son égard, croyant qu'il avoit violé envers moi

le pacte formé par la nature entre le père et le fils, et je fus prêt cent fois à me précipiter du haut des tours du château, en me livrant à la fougue impétueuse de mon caractère. J'aurois fini par effectuer ce désastre si on m'eût laissé libre plus longtems.

« Bientôt mon malheur s'accrut : ce fut après une entrevue que j'eus avec un agent de mon père, qui venoit sonder mes dispositions, et à qui je manifestai mon nouveau refus du ton le plus courroucé, car je ne pus me vaincre.

« Je fus enfermé dans un cachot où je reçus une correction odieuse deux fois par jour, et où mon ame fut portée par ce traitement horrible au comble de l'exaspération. Je maudis ma naissance et l'auteur de mes jours que j'avois été si en-

clin à chérir : enfin ne pouvant supporter plus longtems la conduite de mes bourreaux, et l'ignominie à laquelle ils me réduisoient, je voulus périr en me vengeant par un coup terrible. J'exécutai mon projet en immolant un de ceux qui étoient préposés pour me fustiger, et en blessant son compagnon.... Dès-lors je vis ma perte assurée. J'attendis la mort ; mais je fus satisfait d'avoir lavé mon honneur dans le sang de ces scélérats, qui l'outrageoient en moi d'une manière inouie. Je pensai avoir rempli mon devoir d'homme, et je m'attendis à tout. »

Ici le vieillard interrompit Lérixa, et lui dit : « Votre attentat est en effet justifié aux yeux de l'homme sage. Le geolier n'a point le droit d'exercer la tyrannie envers ses prisonniers quels que soient les ordres

qu'il ait reçus : il devient coupable du crime le plus affreux s'il les exerce dans leur plénitude. La perte de la liberté est assez grande pour qu'elle compense toutes les fautes, sur-tout celles de la nature de la vôtre, supposé qu'elle le soit, ce que je ne crois pas : un père n'a pas le droit de consommer le malheur d'un fils pour satisfaire son ambition ou son caprice. »

Lérixa charmé de voir le vieillard applaudir à sa conduite, et justifier ses motifs, continua en ces mots :

« J'allois être victime de cet événement si le ciel, que dis-je? si la noble amitié n'avoit conduit le sensible Ramire dans le lieu fatal où je me trouvois, et si elle ne lui avoit inspiré un dévouement tel qu'il sacrifia une partie de la fortune qu'il avoit acquise par ses travaux, pour me sauver la vie.

« Il m'arracha en secret de cette forteresse effroyable, après avoir séduit à force d'or ceux qui y commandoient; et il fut décidé entr'eux (ce qui fut un effet de la politique de Ramire pour me soustraire aux poursuites de mon père, et pour exciter en lui le remords); il fut, dis-je, convenu qu'on diroit que j'étois mort dans mon cachot....

« O Ramire! s'écria Lérixa en interrompant son récit, et se jettant dans les bras de celui ci, je n'oublierai jamais ton action, qui t'acquerroit l'estime des hommes si elle étoit connue, si d'autres plus brillantes n'avoient embelli ta carrière, et si de plus grands actes de générosité envers moi ne t'avoient fait obtenir toutes les palmes de l'amitié et de la bienfaisance!... Pardonnez, dit-il au vieillard et à Albina, ce

doux épanchement; c'est un tribut que je dois à ce nouveau père.... Mais je vois des larmes dans vos yeux! elles sont un garant pour moi de votre indulgence, et pour Ramire un signe de gloire....» Il reprit alors ainsi :

« Sortis de la forteresse, nous nous rendîmes en secret à Naples, où Ramire termina ses affaires avec mon père. Il eut lieu en cette occasion d'apprécier la haine qu'il nourrissoit en son cœur contre moi, puisque le comte le maltraita, et le frustra de ses espérances pour avoir osé lui manifester qu'il prenoit part à mon malheur..... Ramire vit que le remords ne pouvoit encore agir sur son ame : alors il s'assura de quelques titres de ma famille qui m'étoient tombés dans les mains, et que j'avois prudemment cachés dans mon

appartement du palais, son dessein étant de les faire servir en ma faveur en Allemagne où il vouloit me conduire.

« Nous quittâmes Naples, où je laissai avec regret ce même père qui m'avoit sacrifié, et qui, je n'en puis douter, avoit eu l'intention de m'enfermer à jamais, ou de me faire mourir dans mon cachot. Le dernier traitement que j'y avois reçu dévoiloit entièrement son intention.

« Nous traversâmes l'Appennin, et nous rendîmes directement à Vienne, où Ramire, sous les auspices heureux duquel je marchois, demanda pour moi et pour lui du service à la cour. J'obtins une compagnie; et cet homme, digne de commander, voulut descendre au rang de lieutenant auprès de moi.

Nous partîmes aussitôt pour l'armée qui assiégeoit Belgrade, sous les ordres du prince Eugène, la guerre ayant recommencé avec les Turcs; et peu après notre arrivée au camp nous marchâmes au combat.

« Mon ardeur et mon activité naturelles, la force de mon caractère que le malheur avoit accrue, le desir de la gloire, et celui de justifier l'idée qu'avoit eu de moi Ramire, dont le suffrage étoit d'un prix inestimable à mes yeux, me portèrent à me signaler. Les connoissances de l'art militaire que je tenois de mon bienfaiteur, qui l'avoit exercé avec le plus grand honneur dans sa patrie, me mirent dans le cas d'assurer mes entreprises, et de les couronner par le succès.

« Je passerai sous silence quelques occasions où j'eus lieu d'employer

avantageusement ces diverses facultés, qui me portèrent bientôt aux rangs supérieurs, et j'en viendrai au moment où le sort sembla former une crise nouvelle dans ma destinée; où il devoit m'arracher à celui qui seul pouvoit diriger ma jeunesse, et dont les conseils, s'ils ne m'eussent pas été ravis avec sa personne, m'auroient évité les maux auxquels j'ai été en proie dans la suite.

« Mon audace et mon impétuosité dans l'attaque ayant fait juger au général que j'étois propre à commander les troupes légères, elles me furent confiées six mois après notre arrivée à l'armée. La confiance du général, qui m'élevoit à un poste marquant dans le moment où j'entrois à peine dans la carrière, redoubla mon énergie, et je voulus

mettre en œuvre tous les moyens qui seroient en moi pour favoriser la prise de la place. Ramire partagea mes sentimens, et se réunit à mon corps du consentement du général, qui avoit apprécié ses talens et sa prudence. Nous tentâmes d'abord plusieurs opérations qui furent essentiellement utiles aux nôtres : nous affamâmes l'armée qui couvroit la place, et interceptâmes tous les secours qui lui étoient envoyés; ce que nous ne fîmes point sans livrer nombre de combats très-meurtriers : mais nous restâmes constamment victorieux.

« Le jour qui devoit changer mon sort arriva, et le malheur sembla prendre auprès de moi la place de la fortune. Depuis il ne m'a point quitté; au contraire, il s'est plû à m'accabler : dans ce mo-

ment même je me considère comme le plus infortuné des hommes, quoique j'aie retrouvé mon ami, et quoique j'aie acquis votre estime, dit-il en s'adressant aux deux solitaires...» Il mit fin à ce nouvel épanchement qu'il jugea pouvoir lui nuire, et continua son récit.

« Ce jour étoit celui destiné pour l'attaque générale. Nous fûmes commandés pour enlever un des faubourgs, et nous nous y portâmes avec notre ardeur et notre impétuosité accoutumées. Nous étions parvenus à nous en emparer : nous comptions nous y maintenir, et favoriser ainsi la grande attaque, en occupant un gros corps de janissaires que nous avions en tête, lorsque j'eus la douleur de voir tomber Ramire à mes côtés.

« Le croyant mort, mon ame s'ou-

vrit au désespoir, et je n'écoutai plus la prudence. Voulant venger sur l'ennemi la perte que je croyois avoir faite de mon bienfaiteur, je me portai sur ses rangs comme un lion furieux, dans l'instant où il fit une sortie pour nous déloger; et, la rage multipliant mes forces, je fis avec les miens, que mon exemple entraînoit, un massacre effroyable des janissaires, que je poursuivis jusque sur les ponts-levis de la place.

« Je revins à ma première position. L'attaque s'étant renouvellée, je montrai le même zèle à venger Ramire, ainsi que la même fureur; et lorsque je devois succomber cent fois, la mort respecta mon existence. Je reçus plusieurs blessures, mais qui ne furent point dangereuses : je vous en montrai naguère les cicatrices, dit-il au vieillard.

« L'armée n'ayant pu emporter la place, nous quittâmes notre position et revînmes dans le camp où je reçus les témoignages les plus authentiques de la satisfaction du Prince, qui me confirma aux yeux de l'armée entière dans mon grade de commandant des troupes légères, qui ne m'avoit été donné que provisoirement.

« Ces preuves éclatantes de l'estime d'un grand général flattèrent mon cœur sans me consoler de la privation de mon ami. Je voulus pourtant mériter encore mieux le suffrage du Prince. Pendant toute la campagne je redoublai d'efforts, et je fus toujours secondé par la fortune.

« Je jouissois de la considération la plus grande, et je croyois que mon sort, sous le rapport de mon

état, étoit fixé : mais bientôt j'eus lieu de m'appercevoir combien il est dangereux pour un homme de s'élever par ses talens et ses services au-dessus de ses semblables. Il arme tous les sentimens funestes contre lui; il finit presque toujours par être victime de la jalousie, et de la perfidie qu'elle excite. Elle devint le moteur de ma perte.

« Tous les jeunes militaires, envieux de ma faveur et de mon rang, se déclarèrent mes ennemis ; et les vieux généraux, eux qui auroient dû être mes appuis et encourager ma conduite, ne me pardonnèrent point mes succès : je vis enfin la ligue la plus redoutable se former contre moi. Je la bravai, comptant sur l'estime et l'amitié du Prince : mais je ne savois pas alors que les princes ne sont point les maîtres

de leurs cœurs; qu'esclaves de ceux qui les entourent, ils sont toujours prêts à ouvrir l'oreille aux insinuations perfides, et qu'enfin ils sont ingrats, par la raison, sans doute, qu'ils ne croient rien devoir à leurs inférieurs.

« On m'accusa auprès de lui d'imprudence, et d'avoir sacrifié mon corps en diverses circonstances : on m'accusa au sujet d'un pillage exécuté par ses propres ordres; on employa d'autres moyens dont je n'ai pu être instruit, mais qui durent porter le caractère de la plus affreuse calomnie; enfin je fus, au moment où je croyois avoir droit de prétendre à des récompenses, déposé inopinément de mon rang, et placé à celui de simple major.

« Mon dépit et mon courroux furent alors portés au plus haut point :

mon cœur étoit toujours prêt à se révolter contre l'injustice ; j'osai laisser éclater ces sentimens devant le Prince lui-même.... Cette conduite dut avoir l'effet qu'elle produit toujours lorsque le subalterne réclame trop vivement ses droits auprès d'un supérieur puissant. Je soulevai l'orgueil du Prince : il me dépossédа entièrement, et, m'exilant loin de l'armée et de l'état autrichien, il ordonna à des soldats de m'escorter jusqu'aux frontières.

« Après avoir donné un épanchement terrible à mon courroux, qui faillit déterminer la perte de ma liberté, et peut-être ma mort, je pliai à ma destinée, ne me jugeant point déshonoré, puisque j'étois la victime de l'honneur même et de mon devoir. Je me félicitai de quitter un service aussi ingrat, et des chefs

si ennemis de l'homme utile, et je passai dans l'état vénitien.

« Là je voulus marcher de nouveau sur les traces de la gloire. J'y trouvai quelques succès et de nouvelles injustices, quoique moins marquantes.... Je quittai cette république à la suite d'un événement particulier où mon cœur étoit innocent; mais que le sort et les circonstances rendoient fatal pour moi, et je revins dans ma patrie pour tâcher de fléchir mon père. Au milieu de tous mes chocs et de mes destins divers, je n'avois pas perdu de vue son amitié : elle m'étoit devenue plus précieuse depuis la perte de Ramire, et je lui avois sacrifié tout mon ressentiment. »

Ici Lérixa déguisa son récit. Il répéta ce qu'il avoit dit en d'autres tems au vieillard et à Albina, qu'il

se rendoit vers l'auteur de ses jours lorsqu'il arracha cette dernière à ses ravisseurs : il ajouta que depuis il étoit resté dans une retraite aux environs de Naples, après avoir tenté inutilement de ramener son père vers la clémence.... Il dit ensuite qu'il l'avoit quittée lorsqu'il avoit été instruit que le comte, qui avoit appris la perte de son rang en Allemagne, et qui croyoit que cet événement avoit porté atteinte à l'honneur de sa famille, vouloit le sacrifier de nouveau.

Le vieillard et Albina parurent très-affectés de ce récit. Tout en plaignant le sort de Lérixa, ils admirèrent le dévouement de Ramire, sur-tout le vieillard pour qui les nobles sentimens étoient si familiers, et pour lesquels son ame s'exaltoit avec tant de force.

Il dit à Lérixa avoir connu son père et plusieurs membres de sa famille, qu'il nomma très-respectable à la grande satisfaction de ce premier. Après cela, il demanda à Ramire quel étoit son pays, et comment il s'étoit sauvé devant Belgrade, où, d'après le récit de son ami, il étoit resté parmi les morts. Il lui témoigna enfin, en lui faisant cette question, à quel point son estime étoit portée pour lui.

Ramire lui répondit qu'il étoit né français, et qu'il étoit d'origine espagnole.... Le vieillard, ne pouvant s'empêcher de l'interrompre, dit alors : « La nation au sein de laquelle vous avez pris naissance est encline aux plus grands sentimens. Je me suis convaincu que l'ame du français est propre à toutes les sortes d'héroïsme, et à l'enthousiasme de

la vertu : trop heureuse si, lorsque elle embrasse le vice, elle ne montroit la même ardeur à le faire triompher!... » Il prononça ces derniers mots d'un ton pénétré ; et aucun des personnages présens, même Albina, ne purent deviner le motif qui excitoit sa douleur.

Ramire lui dit qu'il avoit été forcé de quitter sa patrie, à la suite d'une affaire où il avoit dû venger son honneur outragé. Il lui apprit ce qu'il avoit raconté à son abord dans le camp des voleurs à Lérixa, qu'ayant été relevé avec les morts par les Turcs, qui avoient découvert en lui un reste de vie, ils l'avoient fait prisonnier, sans doute parce qu'il devoit leur être utile pour l'échange d'un de leurs chefs.... « Si j'eusse été un simple militaire, dit Ramire, et si je n'eusse porté l'habit d'un

officier de marque, j'aurois eu le sort du plus grand nombre de nos autres prisonniers, que je vis massacrer impitoyablement par ces barbares, dont je ne puis dépeindre la fureur à leur égard, et la conduite atroce...» Il exposa qu'il avoit été en butte à tous les outrages de la part de ces mêmes hommes, et qu'il n'avoit dû son salut qu'à un Pacha plus humain qui succéda à celui qui commandoit d'abord dans la place, ce dernier ayant été décapité par ordre du Divan. « J'eus lieu de m'assurer en ce moment, observa Ramire, qu'il existe des hommes nés pour la vertu et la bienfaisance dans tous les pays; et, quoiqu'en aient dit des écrivains qui ignorent les mœurs des Turcs, il se trouve parmi eux des individus faits pour briller ailleurs, et pour effacer

en quelque sorte la barbarie qu'on reproche à leurs compatriotes, et dont j'ai fait moi-même, comme je l'ai dit, la fatale épreuve. »

Il ajouta qu'il étoit redevable à ce généreux Pacha de sa liberté, qu'il lui avoit noblement accordée, et qu'il n'apprécia pleinement que lorsqu'il pensa qu'elle alloit lui rendre son ami... Après cela il raconta qu'il s'étoit rendu dans le camp autrichien, croyant l'y trouver, et qu'ayant appris avec la plus vive douleur les malheurs d'Arbino (il le nomma ainsi, Lérixa ayant désigné lui-même sa famille dans son récit), et frappé de son désastre dont il avoit découvert les véritables causes, il l'avoit cherché à Vienne et à Venise inutilement, après l'avoir justifié dans son cœur.

Lérixa, craignant que Ramire ne

laissât échapper quelques mots équivoques en parlant de leur rencontre, l'interrompit, et dit au vieillard qu'il avoit retrouvé son ami sur la route de Naples en y retournant lorsqu'il eut quitté sa propre retraite, et d'où il étoit revenu avec lui lorsqu'ils avoient vu le mauvais succès de sa démarche auprès de son père. Il finit par dire que son intention avoit été de se fixer quelque tems dans une solitude voisine de la leur avec son ami; mais qu'il avoit été enfin résolu entre eux que Ramire retourneroit à Naples.

Le vieillard et Albina remercièrent Ramire de sa complaisance. Ce premier lui livrant alors non-seulement son estime, sa confiance, mais son amitié, lui prodigua des caresses qu'il avoit ravies à Lérixa, quoiqu'il lui dût le salut d'Albina.

Il sembloit qu'une voix secrette l'avertissoit que Ramire étoit seul digne de son estime et de son attachement

Le vieillard dit alors, en s'adressant à Lérixa : « Jettez un voile sur le passé. A votre âge on peut confondre les principes de l'honneur pour ne les avoir pas bien analysés : d'ailleurs, la société elle-même définit mal ce sentiment : je veux croire que vous n'imploreriez point mon amitié si vous l'aviez entièrement outragé. Je consens à votre vœu, et je me félicite de l'occasion que vous m'avez procurée de connoître un homme aussi respectable que Ramire; c'est la plus douce des consolations que vous ayez pu m'offrir, et l'une de celles que j'aurois ambitionnées le plus ardemment si j'eusse connu son existence et son mérite. »

Albina, dont l'ame flottoit entre la crainte et l'espérance, ainsi que celle de Lérixa, montra aussitôt la joie qu'elle éprouvoit. L'amour satisfait éclatoit dans ses yeux lorsqu'elle vit la décision du vieillard, et lorsqu'elle eut entendu les promesses de son amant.

Ramire, que d'autres sentimens avoient agité, avoit vu avec effroi le piège affreux où s'étoit jetté celui-ci, en considérant le caractère du vieillard. Il s'étoit d'abord livré à l'espérance, en pensant qu'une conduite pure de la part de son ami pourroit, sinon faire tout oublier, du moins couvrir désormais celle qui l'avoit déshonoré. Il ne doutoit point qu'il ne rentrât dans la route de la vertu, sur-tout lorsqu'il envisagea les charmes étonnans d'Albina, qu'il jugea devoir

fixer Lérixa jusqu'à l'âge où il n'auroit point à craindre les chocs des passions. Il avoit rendu un hommage tacite à l'amour, qu'il regardoit comme le moteur du bien qu'il ambitionnoit, et il avoit cru qu'il lui rendroit son ami. Alors il avoit pensé que ce sentiment est un des appuis de la vertu et l'organe du bonheur. Il s'étoit flatté encore qu'en transportant Lérixa dans un climat étranger, et l'engageant à se confiner dans une retraite avec sa famille, il pourroit voiler le passé aux yeux du vieillard : il ne doutoit point que celui-ci ne finit par céder au vœu d'Albina qu'il idolâtroit, et qui, à ses yeux, n'aspiroit qu'à s'unir à Lérixa. Quant à elle, il connoissoit les efforts dont l'amour est capable, et il auguroit qu'il en triompheroit en tous les tems. Ce qui l'avoit

porté à former ce nouvel espoir, ce fut l'idée des qualités brillantes de Lérixa, qui sembloient à son tour devoir enchaîner à jamais l'être auquel il seroit lié par l'hymen. Mais après avoir entendu le discours du vieillard, et après une mûre réflexion, il se dit qu'il devoit détacher son ami de ses liens, et il vit qu'il lui évitoit de nouveaux malheurs, quoiqu'il sentit que c'étoit sacrifier Albina elle-même, sachant que les ames vertueuses n'aiment point foiblement...

Cette dernière considération suspendit un instant sa résolution de lui arracher Lérixa; il pleura même en pensant qu'il se voyoit réduit à la fatale nécessité de déchirer l'ame de cette femme pour laquelle il auroit versé lui-même tout son sang, tant sa vertu lui avoit inspiré de

vénération : mais le propre bonheur de celle-ci et sur-tout son déshonneur s'offrirent à ses regards; et il résolut de tout faire pour entraîner son ami loin de ces lieux.

Lérixa étoit au comble de la joie en pensant qu'il alloit habiter auprès d'Albina. Il espéroit bientôt obtenir l'aveu qu'il desiroit, et l'assentiment du vieillard pour son mariage avec elle. Il montra ce sentiment dans tout son excès à son ami lorsqu'ils furent retirés dans la chambre qui leur fut donnée. Interrogeant ensuite Ramire sur l'impression qu'avoit fait Albina sur lui, il voulut qu'il vantât son bonheur. Il ne pensoit pas en ce moment qu'il n'avoit aucun droit réel à former des espérances; il oublioit l'univers et ses crimes même, tant il étoit livré au délire de l'amour et rempli de son ivresse.

Ramire le contempla d'un œil inquiet et attendri à la fois. Enfin il lui dit :

« Arbino, ton sort seroit digne d'envie si tu avois conservé l'estime de toi-même. Albina est faite pour fixer les regards de l'homme le plus délicat et le plus recommandable : tout brille en elle ; mais combien sa beauté est éclipsée par sa vertu ! Le vieillard, de son côté, est un homme tel qu'on doit desirer trouver celui dont on veut faire son ami, et qui plus est son père... : Je ne puis douter de l'amour d'Albina pour toi ; j'ai lu dans ses regards la situation de son ame. Tu es parvenu, Arbino, à un point de félicité auquel tu n'avois pas droit d'aspirer, et cependant je découvre avec peine qu'il faudra que tu l'immoles.... Oui, mon ami, je vois

une barrière nouvelle s'élever entre toi et Albina ; c'est le sentiment de l'auteur de ses jours qui l'y place.... Tu as frémi lorsqu'il t'a peint son dévouement exclusif à l'honneur : tu le devois ; son discours étoit l'arrêt suprême qui devoit déterminer ton sort..... J'avois cru un instant, d'après ce que tu m'avois dit sur tes desseins, et avant de connoître entièrement le vieillard, qu'en te retirant avec eux dans l'étranger, et embrassant une conduite nouvelle, tu pourrois tout effacer, et même expier tes torts aux yeux des êtres auxquels tu cherches à t'associer, quand même ils parviendroient à être connus ; mais je prêtois au vieillard une ame vulgaire, et je ne pressentois point qu'il portoit l'honneur à un si haut point. Tout ce qu'il t'a dit offre le caractère d'une ame

à-la-fois noble et ferme : ce seront ces mêmes sentimens qui feront ta perte.... Arbino, tu seras forcé de sacrifier ton amour : tu le dois. Je vois clairement que tu porterois la mort dans le sein du vieillard s'il venoit à percer le mystère de ta conduite. Et où est le mystère qui ne s'éclaircisse point avec le tems ? Tous les forfaits doivent paroître au grand jour : il semble que la nature dirige le sort qui les dévoile par des moyens particuliers pour préparer la vengeance de l'humanité.....

« Arbino, si les sentimens que tu m'as naguère manifestés, et qui m'ont fait concevoir une douce espérance remplissent ton ame, suis-moi : arrachons-nous à cette retraite un instant trop fortunée, et qui doit devenir fatale pour toi. Ici doit se

commettre le plus grand des attentats. Je te le répète avec plus d'assurance, puisque j'ai acquis des convictions que je n'avois point lorsque je te l'ai dit, tous ceux que tu as commis ne sont rien auprès de celui dont je parle, et dont tu es prêt à souiller ton ame. Sais-tu si demain, si dans une heure le sort ne peut point te démasquer à leurs regards, et montrer un brigand dans celui qui a usurpé leur estime? Et quand le vieillard seroit assez généreux pour jetter un voile sur tes forfaits; quand tu n'aurois point à redouter de voir lever le fer pour frapper son propre sein, serois-tu encore sans péril? Non. Au même instant la retraite où nous sommes peut être découverte par la justice; tu peux y être surpris, y trouver le malheur de succomber toi-même,

et celui, mille fois plus grand, de faire traîner sur l'échafaud les êtres bienfaisans qui t'ouvrirent leur sein; et de leur donner, ainsi qu'à moi, pour prix de leur attachement, la mort et l'ignominie.

« Voilà, homme trop infortuné, le tableau de ta situation actuelle, que mon ame épouvantée pour toi me force à mettre sous tes yeux... Parle à présent; tu vas me prouver si tu es réellement digne de rentrer dans la route de la vertu..... Si tu es sourd à la voix de l'amitié, et s'il ne te reste que deux partis, celui de retourner dans ton camp ou de demeurer en ce lieu pour consommer ta fatale entreprise, opte pour le premier : il n'y a pas à balancer. Retourne vers les voleurs, et tu seras moins criminel à mes yeux. »

Un morne abattement succéda à la joie de Lérixa, sitôt qu'il entendit ce discours, et lorsqu'il vit que son ami, qu'il croyoit devoir applaudir à son dessein, vouloit à tout prix l'anéantir. Enfin il ouvrit la bouche, et répondit à Ramire :

« Quel horrible tableau tu viens de mettre sous mes yeux, trop cruel ami ! Pourquoi te plais-tu à déchirer mon cœur ?... Mais je ne dois point épouser tes craintes qui n'ont, sans doute, qu'un fondement vague. Je saurai soustraire ceux que je chéris à toutes les recherches, et rendre à jamais ma conduite impénétrable à leurs yeux. Je saurai, à force de soins et de noblesse d'ame, les forcer à me sacrifier ce même honneur qui seroit outragé s'ils repoussoient la vertu qui me guide en ce moment, et à laquelle je veux

me consacrer.... Enfin quels que soient les périls dont je suis environné, je dois céder à la nécessité qui me gouverne. Mon sort est lié à celui de ces êtres, et rien ne peut m'en détacher..... Ramire, cesse de t'opposer à mon vœu, qui peut me ramener vers le bonheur : éleve-toi avec moi au-dessus de toute crainte, et cesse tout discours qui pourroit porter le trouble dans mon cœur. »

Ramire étonné de cette résolution décisive, voyant que Lérixa résistoit à ses volontés, et sembloit prêt à s'affranchir des liens de l'amitié, rompit cet entretien en lui disant : « Je te donne deux jours pour réfléchir : au bout de ce tems, Arbino se montrera digne de lui-même, ou il perdra à jamais son ami. » N'attendant point la réponse de Lérixa, il se livra au sommeil ; tandis

que ce dernier, réfléchissant sur sa demande, se sentit impuissant pour remplir son dessein.

Le lendemain Ramire évita d'entretenir son ami en particulier. Pendant les deux jours qu'il avoit donnés à Lérixa, il eut divers entretiens avec le vieillard, dans lesquels il fixa son estime entière; et il ne se livra qu'aux épanchemens de l'amitié, qui portoient le plus doux charme en son ame. Cependant il étoit résolu d'une manière irrévocable à abandonner Lérixa s'il refusoit de le suivre.

Lorsqu'ils furent enfermés dans leur chambre, la nuit du second jour, il somma son ami de s'expliquer. Lérixa lui ayant répondu qu'il ne pouvoit s'affranchir du joug qui l'asservissoit, Ramire lui dit :

«Arbino, j'ai voulu conserver ton

amitié : mais je l'ai fait lorsque j'ai cru pouvoir attendre de te voir lui offrir le tribut du dévouement. A présent que Ramire te voit anéantir ces espérances et ta destinée dans l'abyme du malheur, en suivant un aveuglement funeste, il rompt les nœuds qui l'attachoient à toi. Il a pu vivre un instant au milieu de ton camp; il a pu flétrir son honneur et braver la honte de l'échafaud en te reconnoissant pour son ami, mais il ne veut point prendre part à ton désastre, et il ne contribuera point à enfanter celui des deux êtres qu'il vénère.... Tu es sourd à ma voix ; consomme seul ton sort : demain, dès l'aurore, je saurai fuir ces lieux, où j'aurai perdu celui qui me fit oublier le monde entier et moi-même. J'irai pleurer ailleurs le malheur de t'avoir connu,

et rougir d'avoir pu compter sur sa gratitude. Un dernier mot, et ma destinée est fixée ainsi que notre séparation éternelle. »

Lérixa, que son discours avoit mis hors de lui-même, ne contenoit qu'avec peine l'indignation et le courroux que les apostrophes terribles de Ramire avoient fait naître en son ame. Il fut prêt d'oublier, en s'abandonnant à sa fougue naturelle, qu'il devoit tout à celui-ci : une force suprême l'arrêta. La réflexion mit sous ses yeux le tableau des services de Ramire ; il fut honteux de lui-même : mais, ferme dans ses intentions, il lui répondit d'un ton modéré :

« Fuis, homme terrible pour moi ! Quelle est donc cette amitié qui veut me faire tout immoler, et me ravir mon bonheur et mes espérances !

Fuis, je subirai mon sort. Oublie-moi, et détache ton bonheur du mien .... »

Tout-à-coup il reprit, en saisissant un de ses pistolets sur la table, et le présentant à Ramire: « Tu te dis déshonoré par moi ; avant tout, baigne-toi dans mon sang »

Cette action excita une vive émotion dans Ramire, et il fut prêt à se jetter dans ses bras. Cependant la voix de la vertu fut la plus forte. Voyant que Lérixa ne renonçoit point à son projet, il lui dit encore ces mots :

« Ramire te pardonne tes torts envers lui ; mais il doit fuir loin de toi, puisque le crime est consommé dans ta pensée, ainsi que le malheur de ceux pour qui il t'a imploré en vain. »

Il descend aussitôt dans le jardin

de l'habitation, et se dispose à s'éloigner..... Là il est en butte à tous les assauts de l'amitié : il hésite..... L'honneur crie à son tour dans son ame, et un instant son esprit ose concevoir un dessein qui devoit être funeste à Lérixa; il est sur le point de désiller les yeux du vieillard en obéissant à l'honneur qui lui en impose la loi. Alors s'établit une lutte entre les deux sentimens. L'amitié finissant par triompher, il s'abandonne à la foiblesse, et il étouffe la voix de la justice en son cœur..... Enfin, envisageant qu'il deviendroit complice aux yeux du vieillard s'il restoit en ces lieux, et qu'il ne pourroit point supporter le spectacle des maux que la fatale étoile de Lérixa leur préparoit, il prit le parti décisif de fuir aussitôt.

Un nouveau dessein lui est alors

offert par la réflexion ; il lui paroît satisfaire à l'honneur sans compromettre l'amitié. Il conçoit l'idée d'enlever le vieillard et Albina à Lérixa ; et il en voit l'exécution comme favorable à tous... Il se fixe à ce projet, sans considérer quelle sera la douleur de Lérixa, lorsqu'il pense que son honneur sera moins flétri. Il se détermine à se cacher dans le voisinage de l'habitation, afin de profiter de la première sortie de son ami, car il ne doutoit point qu'il ne retournât un instant vers les voleurs, pour exécuter sa résolution relative aux solitaires. Ramire connoît le cœur du vieillard, l'intérêt qu'il lui a inspiré; il ne doute point qu'il ne parvienne à le décider à le suivre sans compromettre entièrement Lérixa. Rempli de la satisfaction que lui fait éprouver l'espoir d'effectuer son desir,

il calme la douleur qui s'étoit emparée de lui au moment où il avoit arrêté son esprit sur leur perte... Plein de l'enthousiasme de la vertu, il sort de l'habitation tout en offrant un hommage tacite à ses hôtes respectables, et part au sein de la nuit.

La fougue et le courroux de Lérixa s'étant appaisés tout-à-coup, car son ame, née sensible, et dirigée par un esprit juste et appréciateur, ne pouvoit y nourrir longtems le ressentiment contre Ramire, dont il connoissoit les nobles motifs ; il se repentit de l'avoir outragé. Il redoutoit sa présence ; cependant il la desiroit. Il auroit voulu voler vers lui ; mais son orgueil le retenoit, et plus encore la crainte de donner des armes à celui-ci, et de le voir exiger avec plus de force le sacrifice de son amour.

Il resta deux heures à flotter entre ces deux sentimens : cependant, voyant que Ramire ne paroissoit point, l'inquiétude s'empara de lui ; bientôt, ne résistant point à son impatience, il descendit dans le jardin où il avoit vu Ramire se retirer. L'y ayant cherché en vain, il sortit dans la campagne, et s'apperçut avec effroi que celui-ci l'avoit abandonné.

L'amitié parla fortement à son ame : elle lui arracha des larmes. Peut-être que si Ramire se fut présenté alors il l'eut forcé d'immoler l'amour à ce premier sentiment, et il auroit fait triompher l'honneur.

Après être resté longtems dans la campagne, livré aux réflexions les plus pénibles, il rentra dans l'habitation accablé par la peine, et cette nuit fut cruelle pour lui. Le remords d'avoir outragé celui qui

n'aspiroit qu'à son bonheur dévoroit son ame, et il se représentoit le tableau de tout ce que Ramire avoit fait pour lui. Il fut un instant prêt à maudire l'amour qui avoit pu le porter à devenir barbare envers le bienfaiteur le plus respectable.

Le jour le trouva plongé dans les mêmes pensées; et alors il entrevit un nouvel embarras naître de l'éloignement de Ramire. Comment alloit-il voiler sa disparution aux yeux du vieillard dont il redoutoit la clairvoyance? Il craignoit que cet événement ne lui fit perdre en un instant tous ses amis, et n'anéantit totalement ses prétentions.

Pensant au moyen de justifier cet éloignement, il vit la difficulté la plus grande s'offrir à lui. Après avoir conçu divers projets, mais qu'il regarda comme invraisemblables, il

s'arrêta à celui qui le lui avoit paru le moins, quoiqu'il portât le caractère le plus équivoque, et quoiqu'il semblât ne pas devoir émaner d'une ame aussi forte que la sienne, qu'il se repentit d'avoir fait connoître au vieillard en lui racontant ses exploits.... Enfin il se décida à lui dire que, frappé en songe par un pressentiment qui lui annonçoit la fin prochaine de son père, il n'avoit pu résister à l'envie de s'assurer de la vérité de cet avertissement, qui avoit alarmé son ame et l'avoit rempli d'horreur; et qu'il avoit engagé son ami à partir de suite pour s'en assurer.

Il jugea que ce motif paroîtroit puérile aux yeux du vieillard; qu'il lui nuiroit dans son esprit; qu'il se feroit en outre accuser de violation de confiance, vu qu'il avoit fait

partir Ramire sans le consulter ; et il étoit censé ne devoir plus suivre que ses conseils. La manière brusque de ce départ lui parut encore devoir paroître indécente aux yeux du solitaire : cependant il n'avoit rien de plus plausible à mettre en avant selon lui : il s'apprêta à envelopper la vérité par tous les moyens.

En ce moment il éprouva la sensation pénible qui avoit affecté son ame toutes les fois qu'il avoit été forcé d'employer la dissimulation et la fourberie.

Il réfléchit que cette dissimulation étoit une suite de celle qu'il avoit déja mise en œuvre, et un effet naturel de sa dégradation. Il entrevit qu'elle l'avoit réduit au point de nourrir en son cœur les sentimens qu'il abhorroit, et de voir en eux son seul appui. « Tel est, se dit-il

alors, le sort de l'homme qui est sorti de la véritable route : il est forcé de suivre le sentier le plus épineux pour ne point tomber dans l'abyme, et ce sentier, qui y aboutit souvent par plusieurs points, finit par l'y conduire... Enfin l'idée de sauver son amour bannit bientôt ces réflexions de son esprit, et ces sentimens de son cœur.... Il communiqua au vieillard la prétendue résolution qu'il avoit exécutée avec Ramire, et lui en fit connoître le faux motif.

Un étonnement inconcevable se manifesta en celui-ci ; la méfiance et l'effroi entrèrent à-la-fois dans son ame. Après avoir réfléchi quelque tems il pensa qu'il avoit tort de s'effrayer, en se disant que les hommes sont si foibles que des fantômes servent le plus souvent à

diriger leur conduite, et qu'on trouve cette foiblesse dans les ames qui portent souvent les caractères de la force, et même de l'héroïsme... La situation dans laquelle il vit Lérixa, qui lui annonçoit que son ame étoit profondément affectée, ce qui étoit l'effet de l'abandon de Ramire, contribua aussi à le tranquilliser. En se retraçant l'histoire des deux amis, dont il ne pouvoit soupçonner l'authenticité, sachant qu'il est des choses qui ne peuvent être inventées, et des élans qui ne peuvent être simulés au point d'abuser celui qui connoît le cœur humain, il se répéta que l'homme qui portoit la sensibilité au point que le faisoit Lérixa, et celui qui possédoit une ame comme celle de Ramire, ne pouvoit être ni faux, ni cruel, et qu'il tendoit sans doute à suivre la vertu....

Le vieillard ne se trompoit point au fond : Lérixa n'étoit pas barbare, comme on s'en est assuré ; et l'on vient de voir que s'il employoit la fausseté ce n'étoit qu'avec effort, et qu'il penchoit pour les plus nobles sentimens.

Albina, de son côté, avoit été en proie à la surprise et à la crainte ; mais les tendres caresses de Lérixa la rassurèrent bientôt : un coup-d'œil de l'amant idolâtré dissipe le plus sombre nuage de l'amour.

Lérixa employa pendant plusieurs jours tous ses soins à bannir les soupçons de l'esprit du vieillard, et à calmer entièrement Albina. Pendant ce tems il fut livré à la plus profonde mélancolie : l'idée de la perte de son ami affligeoit sans cesse son esprit, et le tourmentoit. Cependant il sortit de cet état, et chercha, en assurant

les droits de son amour, à se préparer des jours plus fortunés.

Le sort de sa troupe ne l'occupoit point en ce moment, quoique ses intérêts ne lui fussent pas indifférens, ainsi qu'il l'avoit prouvé : il sembloit l'avoir oubliée pour toujours. Son ame s'attachoit à une seule pensée; l'amour sembloit avoir anéanti en lui tous les autres sentimens.

Il n'avoit encore manifesté son penchant pour Albina que par ses regards, et par quelques mots jettés vaguement dans leurs entretiens. Mais quelle est la femme qui peut se tromper aux regards d'un amant ? Leur langage n'est inconnu par aucune; et il est plus expressif que celui que dicte le cœur par les expressions de la bouche..... Qu'on ne s'étonne point que l'homme le plus audacieux, qu'un chef de brigands

ait pu se réduire à cette réserve. On a dit qu'il avoit conservé non-seulement la décence, mais la délicatesse de l'homme de la société. Dans sa première rencontre avec Albina on l'a vu dirigé par la noblesse et la magnanimité même. Lorsque l'amour parle dans les ames, il y enchaîne toutes les facultés. On a vu les héros les plus famés se réduire au rang d'esclaves; et tandis qu'ils affrontoient tout dans les combats, et faisoient tout trembler à leur aspect, ils ont à leur tour frémi devant celui d'une femme foible et timide. Tel est le cœur de l'homme, et tel est le pouvoir de l'amour.

Enfin il voulut entretenir Albina de sa tendresse; s'assurer de ses sentimens, qui devoient être les mobiles de sa conduite et fixer ses espérances futures.

Il se proposoit de demander sa main au vieillard dès l'instant qu'il auroit reçu l'aveu formel de la jeune personne. Saisissant l'instant où ce dernier étoit livré aux travaux de son jardin, car quoiqu'il eût son vieux domestique il le cultivoit lui-même, Lérixa prit Albina à part, et lui tint ce discours :

« Vous avez entrevu sans doute, adorable Albina, l'impression qu'ont fait sur moi vos charmes, et plus encore la candeur de votre ame et vos éclatantes vertus. Si mes malheurs m'ont forcé à chercher la solitude, l'amour m'a enchaîné en ces lieux : voilà le secret de mon ame que je vous dévoile..... J'osai brûler pour vous dès l'instant que je vous arrachai des mains de vos ravisseurs : je me suis même flatté de vous voir applaudir à ma ten-

dresse, lorsque j'ai envisagé la pureté de mon motif, et lorsque j'ai vu couler de vos yeux des larmes sur mon triste sort. Vous pouvez fixer mon bonheur en m'assurant que je n'ai point formé un vœu téméraire, et en me permettant d'aspirer au destin le plus doux et le plus glorieux pour moi, à celui de devenir un jour l'époux de celle à qui j'offrirai un hommage aussi constant que solemnel. Je puis me résigner à tout pour vous plaire ; je puis acheter au prix même de ma vie l'espoir que j'implore en ce moment... Soyez sensible aux sentimens qui m'animent, en songeant que l'amour épuré n'attente point aux droits de la vertu. Vous avez dû voir quel a été mon respect pour vous, puisque je ne vous ai point fait cet aveu jusqu'à ce jour, quoique vos yeux

aient pu vous assurer que je suis dès longtems votre esclave..... Prononcez donc, Albina : en vous montrant propice à mon desir, vous obéirez à la vertu même ; vous m'arracherez à l'infortune : cet œuvre semble ne devoir être enfanté que par vous. »

Albina, dont le front s'étoit couvert de la rougeur que la pudeur y répand, paroissoit agitée. Elle porta un tendre regard sur Lérixa, qui lui annonça sa victoire. Ensuite elle lui dit :

« Je le vois, vous avez pénétré le secret de mon ame : je vais vous la dévoiler avec franchise... Oui, Arbino, vous m'êtes cher. Lorsque le sort vous rendit mon libérateur et vous conduisit en ces lieux, je sentis que vous preniez un puissant ascendant sur mon cœur. Je vous

avouerai ma foiblesse, je ne combattis point alors le sentiment qui me parloit en votre faveur. Croyant voir en vous la sincérité et le dévouement réunis à l'honneur, je me persuadai pouvoir me livrer sans crainte à mon penchant, en me disant que celui qui avoit connu le malheur ne pouvoit de sang-froid faire une victime; car mon père m'avoit appris que l'humanité réside presque toujours dans l'ame des êtres que l'infortune a poursuivis. Je vous avouerai encore qu'il m'en coûta de renoncer à mes espérances en vous voyant quitter cette retraite; je conservai votre image dans mon cœur, et vous me ramenâtes la joie et la félicité en revenant dans ce séjour. Quelle que soit ma tendresse extrême pour mon père, ses soins généreux n'avoient pu bannir en moi

la mélancolie que vous y aviez fait naître, et que votre aspect en a écartée un instant... Je vous aime donc, Arbino ; je me féliciterois d'unir un jour mon sort au vôtre; mais sachez que j'aime encore plus la vertu, et qu'elle seule pourra, par des témoignages éclatans, acheter mon assentiment à notre union. J'ose compter sur l'aveu de mon père, parce qu'il sait que je ne contrarierai jamais ses vœux, et que je me dirigerai sur ses principes.... Méritez donc ma tendresse éternelle: tout m'annonce que votre ame porte en elle le germe d'un sentiment qui doit être l'arbitre de notre sort commun. Alors Albina sera votre épouse; vous deviendrez tout pour elle, et vous réglerez à votre gré sa destinée. »

Ce discours noble et touchant avoit

vivement ému Lérixa; il versa des larmes de tendresse : il s'y mêla celles de la douleur lorsqu'il entendit le vœu d'Albina, et en pensant combien il étoit indigne de l'amour et de l'estime d'un être aussi respectable. Il se jetta à ses pieds ; lui témoigna avec les transports les plus vifs, la reconnoissance de son cœur, et lui fit le serment d'obéir à la loi suprême qu'elle lui imposoit.

La joie remplit l'ame d'Albina en entendant cette promesse, et celle de Lérixa sourit bientôt à ce sentiment. L'idée de l'étonnant bonheur qui lui étoit offert se présenta à son imagination avec tout son charme ; elle excita les transports les plus ravissans dans cette ame ardente. Aussitôt le passé s'évanouit devant lui ; il oublia jusqu'à Ramire même : il ne se livra qu'à l'espoir d'acquérir,

par ses soins, le prix brillant qu'il ambitionnoit.

Il voulut d'abord faire l'aveu de son amour au vieillard, et lui demander la main de sa fille ; mais il se vit arrêté lorsqu'il considéra la situation où se trouvoit celui-ci depuis le départ de Ramire. Il sentit la nécessité de ramener avant tout la confiance dans son cœur, prévoyant qu'un aveu fait en ce moment pourroit redoubler ses soupçons, et peut-être détruire à jamais ses espérances.

Pour remplir ce but, il demanda au vieillard de partager ses travaux. Il se résigna à labourer avec lui son champ, et à se livrer à tous les soins champêtres : il voulut même l'en débarrasser entièrement, en s'en chargeant avec le domestique : mais le vieillard s'y opposa : il lui fit en-

tendre que ce seroit le rendre infortuné que de le priver du travail.

Cependant il reçut avec joie la proposition de Lérixa : il la témoigna sur-tout, lorsqu'il vit le zèle et l'ardeur qu'il mit à remplir sa tâche rustique, quand il eut consenti qu'il s'unit à ses travaux. Cette résolution de Lérixa produisit le plus grand effet sur le vieillard. Il commença à bannir de son ame les soupçons : pourtant il lui parloit chaque jour de Ramire, et lui montroit de l'inquiétude. Enfin, un mois après le départ de ce dernier, le vieillard sembla entièrement tranquille ; et Lérixa se trouva au comble du bonheur lorsqu'il commença à le traiter en fils.

Lérixa étoit avide de connoître l'histoire de celui qu'il regardoit comme un père : mais il n'avoit point osé

lui en faire la demande. Un foible événement, qui devint pour lui un trait de lumière, lui facilita le moyen de décider le vieillard à verser ses secrets dans son sein, ce qu'il n'étoit point encore disposé à faire. Ce fut la découverte que fit Lérixa d'un paquet de lettres, souscrites au nom du comte Mérino, qui tomba un jour dans sa chambre, avec la tapisserie de paille derrière laquelle il étoit, et qui s'étoit déclouée.

Le desir de connoître ceux qu'il chérissoit, excitant la curiosité de Lérixa, il examina si toutes les adresses étoient sous le même nom, et il en fut assuré. Au même instant son idée fut frappée du souvenir du nom de Mérino qu'il avoit vu tracé ailleurs : il se rappela qu'il étoit sur des papiers qui avoient été trouvés dans une valise sur la route

par ses voleurs, et qu'il avoit lus lui-même. Il se ressouvint qu'ils contenoient des détails relatifs à la proscription du comte Mérino par le roi de Naples. Il ne douta plus, lorsqu'il eut fait tous les rapprochemens, que le vieillard ne fut ce même comte, d'autant plus que les lettres qu'il avoit sous les yeux lui en donnoient une espèce de certitude.

Satisfait de sa découverte, il jugea qu'il forceroit aisément le comte à une confidence, en lui faisant pressentir ce qu'il savoit à son égard.

Le jour même il lui demanda son histoire. Le vieillard hésita. Lérixa lui dit alors, en le nommant par son nom, que le hasard lui en avoit fait connoître quelques détails. Il lui raconta l'événement arrivé dans sa chambre, il lui dit que dans sa pre-

mière course à Naples, il avoit vu dans les mains d'un homme qui ne savoit pas lire, des papiers qu'il avoit trouvés dans une valise ; qu'il les avoit parcourus pour satisfaire au desir de celui qui avoit fait la trouvaille; et ajouta que c'étoient ses propres titres : il lui donna enfin des renseignemens tels que le comte ne douta plus qu'il ne sut tout... Voyant alors que la dissimulation étoit inutile, et après avoir avoué à Lérixa que la valise dont il parloit avoit été perdue par Simolino, en revenant de Naples, et en fuyant la poursuite des voleurs, il se disposa à le satisfaire: mais il lui dit avant cela :

« Le récit de mes malheurs vous sera peut-être utile, puisqu'il vous fera connoître les dangers de la société dans toute leur étendue, et qui sont réservés à la jeunesse. Mais

songez, Arbino, que si vous trahissiez jamais le secret attaché à mon histoire, vous deviendriez un brigand à mes yeux. »

Lérixa fit serment sur l'honneur d'envelopper à jamais dans son cœur cette confidence. Le comte ayant été forcé de le quitter, il remit à un autremome nt le récit de son histoire. Le lecteur le trouvera dans le volume suivant.

Fin du tome premier.

DE L'IMPRIMERIE DE H. L. PERRONNEAU
QUAI DES AUGUSTINS, n°. 44.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY